LES CINQ CAPITALES DE LA RUSSIE

NOVGOROD

Les annales russes ont cinq grandes périodes qui correspondent aux cinq capitales de cet empire : écrire l'histoire de ces cinq capitales, c'est écrire l'histoire de la Russie.

Novgorod représente l'ère de fondation ; en 862, Rurick, chef des Varègues de la mer Baltique, soumit à son joug les Slaves et les Finnois, et plaça la capitale de l'empire qu'il fondait dans la cité républicaine de Novgorod.

Le grand Oleg, attiré par un climat plus doux, un sol plus fertile, et aussi par la richesse et le luxe, transporta le siége de l'empire au sud, à Kieff, en 882 ; cette ville lui offrait encore l'avantage d'avoir son camp plus à portée pour aller piller la Grèce.

Kieff a vu éclore et grandir la gloire gothique, elle a assisté aux victoires et aux conquêtes. La période glorieuse et puissante a eu cette ville pour capitale.

En 1169, les discordes intestines éclatent, elles affaiblissent la force du pouvoir, l'ère de défaites et de honte

arrive, André abandonne Kieff et fait de Vladimir la capitale de l'empire.

En 1328, Moscou s'élève et détrône Vladimir, c'est l'ère de libération qui avance et elle aura cette ville pour métropole.

En 1703, Pierre le Grand va jeter les fondements de la cinquième capitale à l'endroit même où Rurick, le fondateur de l'empire, avait reçu le jour, à l'entrée du golfe de Finlande.

Pétersbourg a vu naître et continue à voir briller l'ère de la civilisation cosmopolite.

Chaque période de l'histoire russe, on le voit, se trouve comme incarnée dans une de ces cinq villes capitales.

Vers le milieu du neuvième siècle, l'immense étendue de terre, qui forme ce qu'on nomme aujourd'hui la Russie d'Europe, n'était occupée que par des tribus sauvages et nomades : les Finnois au nord, les Scythes au midi, les Slaves au centre et les Varègues sur les rives de la Baltique.

Les Varègues, pirates et guerriers, obéissaient à des chefs qui prenaient le nom de grands princes et auxquels on accordait le double privilége du despotisme et du sacerdoce, et cela volontairement et comme chose due; car, aux yeux de ces hommes sauvages, ces princes étaient les représentants terrestres des divinités, et du reste, ils ne comprenaient qu'un pouvoir illimité d'un côté, et une obéissance passive de l'autre.

Les Varègues avaient une si ardente vénération pour leurs chefs, que lorsque ceux-ci mouraient, ceux qui formaient leur garde d'honneur se tuaient en masse sur leur tombeau, afin d'aller continuer auprès d'eux leur service dans l'autre monde.

Leur religion était toute guerrière, elle faisait du haut fait d'arme l'action la plus méritante aux yeux des divi-

nités, et elle établissait que le prisonnier de guerre devait être l'esclave du vainqueur dans cette vie et dans l'autre. Aussi voyait-on les Varègues s'entre-tuer eux-mêmes plutôt que de se rendre à l'ennemi vainqueur, et celui-ci ne trouvait comme trophée qu'un monceau de cadavres.

Au neuvième siècle, les Varègues étaient armés d'épées tranchantes, de massues à tête de fer; ils portaient des brassards, des casques et des cuirasses; ils avaient une tactique militaire; ils se gardaient régulièrement par avant-postes, et ils se retranchaient dans des camps entourés de fossés et de palissades; ces avantages leur permirent de vaincre facilement les Scythes et les Slaves, qui se battaient à la débandade, n'ayant pour toutes armes que des massues de bois.

Les Slaves avaient un caractère indépendant, ils vivaient sans chefs, et la discipline militaire convenait mal à leur nature rêveuse et fantaisiste.

Les Scythes, indolents, vivant au jour le jour sans souci du lendemain, furent, eux aussi, une proie facile pour les durs guerriers varègues.

Malgré la fusion qui s'est opérée et a fait un seul peuple de ces trois peuples, on retrouve encore aujourd'hui en Russie ces trois caractères très-distincts : le descendant du Varègue considère le prince au pouvoir comme un demi-dieu, et si son despotisme est féroce, il ne murmure pas. Le descendant du Slave supporte mal le joug, ne pouvant être indépendant dans la vie politique, car la main qui pèse sur lui est une main de fer; il invente des théories absurdes, comme celle du nihilisme par exemple. Le descendant du Scythe est ce Russe qu'on peut appeler errant, il ne peut se fixer nulle part; le temps des excursions pillardes étant passé, il monte des affaires de mines et va parcourir les monts Ourals.

Les fiers républicains de Novgorod et des autres républiques russes ont laissé, eux aussi, des descendants, qui, ne pouvant espérer la république chez eux, l'applaudissent chez les autres, et qui aiment à rêver que leurs petits-fils l'auront un jour. Ils se consolent par leurs pensées et par leurs écrits, publiés à l'étranger, de la réalité qui leur échappe.

Le Tatar mongol a laissé, lui aussi, de tristes descendants, serviles, vils, âpres au gain et démoralisés comme on est démoralisé en Asie.

De la Russie, avant 862, on ne sait positivement que ceci, c'est qu'il s'était établi sur le sol qui forme la Russie d'Europe deux grands courants dévastateurs, l'un partait des régions glaciales et allait piller l'Asie centrale, l'autre venait de l'Asie et venait dévaster la Russie. Tacite et Pithéas, de Marseille, nous parlent longuement de ces terribles invasions de barbares; y insister n'entre pas dans le cadre que je me suis tracé.

Jusqu'en 860, tout dans ces contrées était confusion, barbarie, vie errante, courses pillardes, mœurs sauvages et cruelles. Un seul point lumineux brillait au milieu de cette sauvagerie, un seul centre lumineux dans ces épaisses ténèbres, c'était Novgorod, la cité républicaine.

Un fait géographique avait permis à une civilisation de naître dans ces steppes arides. Le courant dévastateur allant piller l'Asie, la Grèce et Rome, s'écoulait à droite vers le sud-ouest; le courant qui montait de l'Asie centrale ne dépassait pas la hauteur du pays où se trouve Kieff; la contrée qui se trouve entre l'Ocka et le haut Dniéper, et qui se prolonge jusqu'à la Baltique, était donc épargné; ses habitants vivaient libres et en paix, ils étaient Finnois et Slaves; ils s'adonnèrent au trafic, devinrent riches, et fondèrent une splendide ville, qu'ils

nommèrent Novgorod ; celle-ci fonda à son tour trois villes, ses tributaires : Ladoga, Isborck et Diel-el-Zéro.

Les habitants de ces cités étaient guerriers et marchands, guerriers non pour conquérir, mais simplement pour se défendre contre leurs sauvages voisins. Bientôt Novgorod fut connu dans le monde entier ; les marchands de l'Inde, de la Perse, ceux de la Grèce et de Byzance, vinrent y apporter les produits de leur sol et de leur industrie, et ils y prirent du bois de construction, du chanvre, du caviar et des peaux d'animaux ; les marchands venus de contrées civilisées apportèrent dans cette ville des usages plus policés ; ceux venus d'Asie y introduisirent le goût du luxe, l'art de bien vivre et aussi les raffinements de la débauche orientale. Les Grecs enseignèrent aux Novgorodiens les théories, les idées et les lois républicaines de l'antique Athènes ; les Slaves indépendants furent séduits par cette forme de gouvernement, si bien qu'un jour, Novgorod se constitua en république ; elle eut ses citoyens libres, mais aussi ses esclaves ; la population fut divisée en quatre classes : notables, marchands, boyards et peuple (boyard vient de *boye*, combat ; la signification exacte en russe est : brave au combat). Les cultivateurs, les petits marchands et les hommes à gage formaient la classe du peuple ; les trois premières avaient seules droit au vote. On voit que cette république était fort peu démocratique.

Les esclaves formaient une classe à part, n'ayant aucuns droits, mais, en revanche, beaucoup de charges.

Un grand palais législatif fut construit, il était surmonté de cette cloche colossale appelée Woctch-Voy, qui a tant fait parler d'elle et causé tant de révolutions ; elle s'ébranlait avec un bruit terrible pour appeler les citoyens aux assemblées populaires.

Novgorod se donna un posadnick ou bourgmestre, des

tymatchsky ou tribuns ; ses boyards eurent des missions analogues à celles des conseillers des villes ou des anciens échevins.

Cette organisation aida encore à sa prospérité ; elle eut jusqu'à quatre cent mille habitants, et bientôt elle devint si puissante, que l'on disait : « Qui oserait toucher aux dieux et à Novgorod la Grande ! »

Mais les Varègues eurent pourtant ce courage, et la fière cité perdit son indépendance et une partie de sa splendeur. Voici comment cet événement arriva, si l'on en croit une vieille chronique basée sur des chants anciens et des traditions orales :

« En ce temps-là, un esprit de licence animait la grande ville ; le luxe et les richesses avaient amolli tous les cœurs des citoyens ; l'ambition leur faisait envier les places d'honneur ; ils se les disputaient. Plusieurs partis s'étaient formés et se faisaient la guerre. Les Varègues profitèrent de cette désunion, qui affaiblissait les Novgorodiens, pour leur faire la guerre et les rendre tributaires.

« Alors le désordre fut à son comble dans Novgorod et dans ses trois villes vassales ; la désolation régna aussi parmi les tribus slaves voisines, qui furent, elles aussi, soumises ; car elles vivaient sans chef et sans union. Un jour, les anciens de ces tribus allèrent trouver le descendant d'un de leurs anciens chefs, le brave Gostomïelz, et ils lui dirent : « Commande-nous, afin que « nous essayions de secouer le joug varègue. » Cet homme se mit à la tête de toutes les tribus slaves ; il remporta des victoires assez importantes pour lui permettre de signer une paix honorable avec l'ennemi, et en gage de réconciliation, il donna sa fille Umila au chef varègue. Celui-ci emmena sa jeune femme en Finlande, et là elle donna le jour à Rurick.

« La paix entre les Slaves et les Varègues durait depuis vingt ans, lorsque Gostomïelz, sentant la mort venir, appela auprès de lui tous les anciens des tribus slaves, et voici comment il leur parla : Je ne vois point d'union parmi vous; vous voulez vous gouverner, mais ce sont vos passions qui vous gouvernent; Novgorod elle-même vit dans la licence, elle périra. Je ne vois qu'un remède à ce mal, c'est que vous vous donniez un chef. Mes fils sont morts, mais ma fille Umila a trois fils; prenez-les pour chef, vous cimenterez ainsi et pour toujours la paix entre les Varègues et vous.

« Les anciens des tribus suivirent ce conseil; ils allèrent trouver les trois fils d'Umila, Cinaf, Trouvor et Rurick, et leur dirent : Venez nous commander; notre pays est vaste, riche; vous y apporterez l'ordre et la force, et nous vous obéirons.

« Les trois princes acceptèrent; ils vinrent aux pays des Slaves, suivis de leur garde, formée des guerriers varègues les plus braves.

« Mais Novgorod ne voulut pas d'eux; ils n'osèrent braver la fière cité, et l'un d'eux s'installa à Ladoga, l'autre à Diel-el-Zero, et le troisième à Isborck.

(Remarquons leur intelligence : ils prennent possession des trois débouchés de Novgorod, ce qui était rendre sa soumission fatale.)

« Peu de temps après, les deux princes Cinaf et Trouvor moururent; Rurick hérita de leur commandement et de leur garde, et ceci lui forma une armée assez forte pour lui permettre de s'emparer de Novgorod et de s'y maintenir. »

Rurick traita d'abord Novgorod en ville sujette, mais non en ville conquise. Mais le fier républicain Vadime, honteux de voir sa patrie asservie, organisa une révolte; on se battit, le sang fut répandu à flots; les guerriers

varègues, endurcis au métier des armes et bien disciplinés, eurent facilement la victoire. Rurick, pour les récompenser, leur permit de faire le sac de la ville; il distribua en fiefs à ses principaux officiers toutes les terres dépendantes des villes de Novgorod, Ladoga, Diel-el Zero et Isborck. Telle est l'origine de la noblesse russe, sur laquelle sont venus se greffer, sous Iwan IV, celle qui a été faite des bandits qui formaient son corps des opritchinikis, et aussi quelques princes créés par les Tatars mongols.

L'origine de la noblesse russe est éminemment guerrière, et jusqu'aujourd'hui elle est restée essentiellement militaire.

On doit convenir, lorsqu'on songe à l'épouvantable et barbare autocratie des Iwans, que Vadime était bien inspiré en essayant de secouer le joug varègue; et en lisant l'histoire russe, en constatant la soumission de ce peuple à subir un esclavage monstrueux, on a peine à se figurer que la première capitale de cet empire ait été une puissante cité républicaine douée de la première constitution politique, une constitution calquée sur celle de l'antique Athènes !

Des libertés et franchises républicaines arriver à la plus forte et à la plus implacable autocratie qui eût existé dans le monde, la transition est rude !

Et pourtant la fusion s'opéra assez vite entre ces trois peuples de caractères contraires; les Slaves dirent aux Varègues : « Battez-vous pour nous, puisque vous ne connaissez que le dur métier des armes ; » les Finnois leur dirent : « Conservez-nous nos débouchés de la Baltique, afin que nous puissions trafiquer avec l'Asie et l'Europe. » Les Varègues, en conquérants qui désirent posséder leurs conquêtes, se montrèrent conciliants, ils adoptèrent même les usages et la langue slaves, afin de mieux se lier

avec les Slaves, qui étaient fort attachés à leurs us et coutumes.

Guerriers et pirates, les Varègues n'avaient aucune loi réglant les intérêts de la famille et de la propriété : ils adoptèrent aussi celles que l'usage avait consacrées chez les Slaves.

Rurick, une fois bien affermi dans Novgorod, et après avoir brisé sous son joug de fer les trop ardents républicains, soumet les tribus voisines et il donne un commencement d'homogénéité à cet État sur lequel ses descendants ont régné jusqu'en 1054.

C'est à partir de Rurick que le nom générique de Russie a été donné au sol de l'Ingrie, de la Finlande et du Borysthène et que les habitants de ces provinces ont reçu le nom de Russes.

Les savants ont fait des recherches laborieuses pour découvrir l'origine de ce nom de Russe; mais, comme toujours, chaque savant a émis une opinion différente; voici celle qui me paraît la plus probable : Les Slaves avaient, parmi leurs divinités, Rouss, dieu des eaux, et ils avaient surnommé les farouches Varègues, pirates écumeurs de mer, les Rouss, d'où ils ont fini par donner le nom de Roussie aux provinces conquises par les Rouss.

A la mort de Rurick, l'empire n'était qu'ébauché, mais cependant les tribus, jadis errantes et sans union, avaient compris qu'elles avaient intérêt à vivre unies sous un même chef, et elles reconnurent sans difficulté Igor, fils de Rurick, pour leur grand prince.

Igor n'avait que sept ans lorsque son père mourut; Oleg, un de ses oncles maternels, fut nommé son tuteur.

KIEFF

Rurick n'est illustre que comme le fondateur, presque inconscient, d'un grand empire ; Oleg a été le premier grand homme de la race varègue, c'est lui qui a réellement fait l'empire ébauché par son neveu ; les résultats qu'il a obtenus ont été brillants, mais les moyens qu'il a employés ont été souvent détestables. Certains auteurs russes ont prétendu que c'est le sang tatar-mongol uni au sang russe qui a donné à ce dernier des instincts de perfidie et lui a fait regarder la parole donnée comme de futile importance ; d'autres, pour excuser la duplicité, portée jadis, en Russie, au rang des vertus, ont dit que c'était le joug tatar qui avait donné ce défaut au peuple russe ; il n'en est rien, car nous allons voir, bien avant l'invasion des barbares asiatiques, tous lesdits grands hommes russes se servir de la ruse, du parjure et de la perfidie comme armes principales : ces défauts sont donc bien inhérents à la race slavo-finnoise-varègue. La servilité envers celui de qui elle veut obtenir quelque chose est aussi un trait distinctif de son caractère ; les khans tatars n'ont point eu besoin d'avoir recours au bâton pour faire courber devant eux toutes les échines, à commencer par celles des grands princes. D'instinct le Russe est servile envers la force, arrogant envers la faiblesse, et c'est lui sans doute qui a donné naissance à cet adage : « La fin justifie les moyens. »

Ainsi Oieg, valeureux guerrier, organisateur habile, a demandé à la ruse et à la perfidie sa plus belle conquête.

Après avoir organisé l'empire naissant, y avoir ajouté Smolensk, il rêve le pillage de Byzance ; le soleil, la richesse, le luxe l'attirent vers ces contrées, mais il sent qu'il lui faudrait un camp plus rapproché des pays qu'il rêve de dévaster. Kieff par sa position lui convient, il pourrait prendre cette ville d'assaut ; ce moyen lui paraît mauvais, il préfère devoir cette cité à la perfidie. Ses habitants sont en guerre avec des tribus voisines, Oleg se met à la tête de son armée, il marche vers Kieff, s'arrête à quelque distance, fait appeler les notables de la ville et leur dit : « Je viens à votre aide en ami, car le même sang coule dans nos veines. » Kieff lui ouvre ses portes et le reçoit comme un libérateur, et lui, une fois dans la place, il la déclare de bonne prise et la traite en vaincue. Voilà certes une victoire qui serait de nature à vouer à l'exécration la mémoire d'un homme de guerre dans bien d'autres nations ; la Russie l'a surnommé le grand Oleg... Il est vrai que si elle tient à avoir ses grands hommes, elle doit se montrer indulgente. Nous le verrons tantôt, pas un des douze personnages auxquels ses annales accordent ce titre ne sont complétement purs, et tous, pour arriver à un but louable, ont pris des moyens cruels souvent, perfides et condamnables presque toujours.

Les Slaves de Kieff, étant plus rapprochés de l'empire grec, avaient emprunté à ce centre de lumières une certaine civilisation ; ils avaient surtout pris à l'Asie son luxe et sa débauche ; Kieff était déjà nommée la Capoue du Nord ; les courtisanes, belles et parées, y étaient nombreuses, et lorsque la nuit venait couvrir la ville de ses ombres discrètes, une orgie générale commençait, les hommes accouraient aux bains d'étuves, aussi célèbres que ceux de Rome à cause de leur luxe et des débauches sans nom qui s'y commettaient.

La richesse, le luxe et les plaisirs faciles, voilà ce que le barbare Oleg et son armée de pirates trouvèrent dans leur conquête. Ils furent éblouis, et Oleg s'écria dans un transport d'admiration : « Que Kieff devienne la mère de toutes les villes russes ! »

Et il abandonna Novgorod pour transporter la capitale de l'empire dans Kieff.

Elle convenait, du reste, parfaitement à un souverain qui n'était qu'un chef de guerriers et dont la cour n'était qu'un camp, car elle possédait une muraille de briques comme rempart et son enceinte était close par une superbe porte dorée semblable à celle de Byzance.

La plupart de ses habitants étaient chrétiens, et ils avaient élevé quatre cents églises, chefs-d'œuvre de l'art byzantin. Oleg se montra grand diplomate : désirant habiter et conserver sa conquête, il ne songea point à imposer le culte de ses faux dieux à ses nouveaax sujets; tout en restant païen, il montra une complète tolérance religieuse, et s'efforça de rendre son joug aussi doux que possible, et, pensant avec raison que le prestige de la gloire l'aiderait à se les attacher, il leur proposa de les conduire piller Byzance, afin, leur dit-il, d'augmenter encore la richesse de Kieff et aussi celle des tribus voisines.

A cette époque et chez ces peuples, le mot pillage était magique, aussi la proposition d'Oleg fut-elle reçue avec enthousiasme, et il vit se joindre à son armée non-seulement les habitants de Kieff et ceux des pays voisins, mais encore des tribus ennemies. Bientôt il se trouva à la tête de quatre-vingt mille hommes. Il leur fit franchir les cataractes du Borystène, montés sur deux mille barques; il fit transporter sa flotte à travers champs et par-dessus cap, la remit à flot dans l'ancien Pont-Euxin. Il arriva à l'improviste devant Byzance affolée de peur;

fièrement il attacha son bouclier devant la porte de cette ville, qui capitula lâchement. Oleg lui arracha un traité honteux, et il retourna à Kieff chargé d'un riche butin.

On peut affirmer que le prestige de ce haut fait d'armes a consolidé la famille de Rurick sur le trône russe. A partir de ce jour, Kieff ne vit plus en Oleg l'homme sans foi ni loi qui l'avait prise perfidement, mais son chef reconnu et accepté.

Décidément, depuis que le monde est monde, le succès est tout.

Dans cette espèce de féodalité le gouvernement n'avait à ses ordres qu'une armée grossièrement disciplinée ; là où le chef allait, escorté de son armée, le gouvernement se trouvait transporté. Aucun impôt n'était perçu, si ce n'est le tribut de guerre. Pour entretenir et nourrir ses soldats, Oleg devait constamment faire la guerre et contraindre au tribut de nouvelles populations. Lui-même, à la tête de ses troupes, il allait percevoir cet impôt. Chaque année, il quittait Kieff en avril, pour aller ainsi percevoir l'argent qui lui était nécessaire ; lorsque celui touché était insuffisant, ses soldats murmuraient. Alors, pour les calmer, il les conduisait piller la Grèce : c'était sa manière à lui de maintenir l'équilibre dans son budget.

Rendons-lui cette justice, malgré sa puissance et le prestige que lui avait donné la victoire, il ne tenta pas de s'approprier le pouvoir dont il n'était que le dépositaire : dès que son neveu Igor fut arrivé à l'âge voulu, il le lui remit et resta son lieutenant.

Igor n'est célèbre que par sa femme, Olga, que l'Église russe a béatifiée, et qui tient une des premières pages dans les annales des souverains fameux de la Russie.

Veuve très-jeune et son fils aîné n'ayant que quatre ans, elle fut nommée tutrice et régente.

Son premier soin en arrivant au pouvoir fut de venger

son époux, qui était mort égorgé par les Drewliens ; cette princesse ne voulut pas laisser à ses lieutenants le soin de sa vengeance : elle-même elle organisa la campagne contre les farouches Drewliens; mais elle demanda à la ruse et à la perfidie la plupart de ses armes. Trompés par un traité de paix, et au moment où ils venaient de mettre bas les armes, Olga les fit décimer et rendit toute la tribu tributaire; son cœur de veuve, satisfait par ce triste hommage rendu aux mânes de son époux, cette princesse comprit que le pouvoir étant centralisé au sud de l'empire, le nord et le centre finiraient par se désagréger. Pour remédier à cet état de choses imprudent, elle partagea toute la contrée en circonscriptions militaires ; elle installa des chefs dans chacune, elle établit de l'ordre, de la régularité et de la justice dans la levée des tributs ; c'est à cette femme que la Russie est redevable de sa première organisation. Aussi les annales russes l'ont-elles surnommée Olga la sage administratrice.

Novgorod avait profité de l'éloignement du chef de l'État pour reconquérir ses anciennes libertés. Olga n'y toucha pas, elle se contenta de se faire une alliée fidèle de cette république ; elle accorda à la république de Pskof des immunités et franchises qui l'ont rendue florissante pendant six siècles.

A cette époque, quoique Kieff fût en partie chrétienne comme je l'ai dit, tous les Varègues, les Slaves et Finnois du centre et du nord étaient encore païens ; Olga avait été élevée dans le paganisme, mais la légende raconte qu'étant entrée un jour dans une église chrétienne pendant une imposante cérémonie, la grâce la toucha, elle comprit que ses dieux n'étaient qu'imposture ; alors, sans crainte de perdre son pouvoir, car elle savait combien ses sujets l'aimaient et admiraient son habileté

à conduire l'État, elle partit pour Byzance, se fit instruire dans la divine religion du Christ et reçut le baptême, puis elle revint prendre encore le pouvoir que nul n'avait songé à lui disputer; elle a été la première Russe chrétienne, et c'est sans doute pour cela que l'Église grecque l'a mise au nombre de ses saintes.

Olga voulut convertir son fils aîné Swiatoslaf à cette religion de paix et de miséricorde, mais elle échoua; ce prince étant d'un caractère violent et irascible et ne rêvant qu'une chose, surpasser les exploits d'Oleg et aller piller Byzance; il lui convenait peu d'embrasser la religion dont la métropole se trouvait le but de sa convoitise.

Dès que sa mère lui eut rendu le pouvoir, Swiatoslaf, trouvant Kieff encore trop éloignée de l'empire grec, voulut s'emparer de la Bulgarie, l'ancienne Mœsie, pour y établir la capitale de ses États, et il partit en expédition à la tête d'une nombreuse armée. Mais Zimices, l'empereur grec, vint à sa rencontre et tailla son armée en pièces; Swiatoslaf fut fait prisonnier par le khan des Petchenegues, qui lui coupa la tête et se fit faire une coupe de son crâne.

Ceux des soldats russes échappés au carnage rentrèrent en désordre dans Kieff, guéris pour longtemps du désir d'aller piller Byzance.

Swiatoslaf a inauguré un ordre de succession qui a été fatal à la Russie et qui a été continué par ses successeurs. Avant de partir pour la guerre, il avait déclaré que s'il mourait, l'empire serait partagé entre les trois fils qu'il laissait. A partir de ce prince, nous allons voir cette contrée la proie des guerres intestines et partagée entre trois ou quatre et même six princes souverains. On peut affirmer que c'est cet ordre de succession qui a valu à la Russie ses trois longs siècles d'esclavage mongol.

Vladimir, le second fils de Swiatoslaf, eut en apanage Novgorod et les valeureux Varègues qui habitaient près de cette cité ; ambitieux et férocement cruel, Vladimir voulut le pouvoir en entier, et, pour arriver à son but, il ne recula pas devant deux fratricides ; les Novgorodiens lui aidèrent à vaincre les armées de ses frères, et, en payement de ce service, ce prince jura de laisser Novgorod indépendante.

Une fois en possession du trône de Kieff, Vladimir étonna l'Asie et l'Europe du bruit de ses faits d'armes ; il s'empara de la Galicie, de la Tauride et de la Lithuanie, soumit à son sceptre tout le pays qui s'étend de Kieff jusqu'aux monts Oural, et s'avança fièrement jusqu'aux bords de la mer Caspienne ; l'Europe et l'Asie jettent un regard épouvanté du côté de la Russie; elles sentent qu'un conquérant y règne et les menace. Chacun raconte ses exploits ; il devient le héros du jour, l'on cherche à savoir des détails sur ses mœurs et son caractère, et l'on apprend que, David hyperboréen, il a huit cents concubines et six femmes légitimes, et qu'après avoir accompli des exploits glorieux, il vient de faire une guerre indigne et lâche; ayant offert à la princesse Rognéda de Polotsk de devenir sa septième femme, et la famille de cette jeune fille ayant refusé ce triste honneur, Vladimir avait marché à la tête de son armée contre le duché de Polotsk, taillé en pièces la faible garde que lui opposa le seigneur de Polotsk; puis il avait assassiné le père et tous les parents de la jeune princesse, ne lui faisant grâce de la vie à elle-même qu'en retour d'une donation de son duché ; ceci fait, il l'avait emmenée dans son harem.

L'Europe frémit d'indignation en apprenant ces faits odieux ; cependant on craint sa puissance et on le flatte ; les divers clergés, sachant qu'il adore encore les faux

dieux et que ses sujets sont païens, se disputent la gloire et le mérite de le convertir, et tous envoient vers lui des missionnaires.

Les premiers arrivés furent les sectaires de Mahomet.

Vladimir leur donne un soir une audience solennelle, il est entouré de sa garde d'honneur, il tient à se montrer imposant. Ses huit cents concubines parées sont rangées autour de la salle, et ses sept femmes légitimes sont assises sur des espèces de trônes et richement habillées.

Les musulmans se voilent la face de honte, de voir que Vladimir permet à ces femmes de montrer leur visage, et lorsque le prince leur dit avec aménité : « Expliquez-moi vos croyances, parlez-moi de vos dieux et des hommages que vous leur rendez ; » ils parlent d'abord de la loi de Mahomet, qui ordonne à la femme de rester voilée.

— Ceci peut avoir du bon, répond Vladimir, continuez.

Alors ils lui lisent le *Koran*, mais arrivés au chapitre qui interdit le vin et toutes boissons alcooliques, ils sont brusquement interrompus par le souverain russe. « C'est inutile, leur dit-il, que vous continuiez, jamais je ne serai musulman, votre religion est bonne pour un pays brûlant, elle serait détestable dans un pays glacial comme le mien. »

Après les fils de Mahomet, Vladimir voit arriver vers lui, les fils d'Israël ; les rabbins lui parlent longuement de la religion juive. « Nous sommes, lui disent-ils, honnis et chassés de toutes les contrées, avec un puissant auxiliaire comme vous, notre religion reprendrait son éclat et sa force. »

Vladimir, qui les avait écoutés jusque-là avec une silencieuse attention, se lève, et avec une voix vibrante

de colère, il leur dit : « Me croyez-vous donc insensé, pour espérer que j'embrasserai une religion vagabonde et sans patrie? Si ses sectaires sont méprisés et détestés de tous, c'est sans doute qu'ils ont commis quelque grand forfait; n'ayant point commis le crime, je ne saurais partager le châtiment. »

Et il renvoya brusquement les rabbins.

Les Allemands, désireux de s'allier par une commune religion avec ce barbare farouche, lui envoyèrent des prêtres catholiques, qui avec beaucoup d'éloquence lui prêchèrent la beauté et la pureté de leur sainte religion, le païen paraissait touché par la grâce. Mais lorsque ces prêtres lui parlèrent du pape, de son pouvoir sans limites sur toute la chrétienté, lorsqu'ils lui eurent dit qu'il était le représentant de Dieu sur la terre, Vladimir les congédia avec hauteur en leur disant : « Je puis courber la tête devant un Dieu invisible, mais jamais je ne la courberai devant un demi-dieu humain. »

Le schisme grec existait, on le sait, depuis l'an 857 ; à cette époque, le patriarche Photius avait excommunié le pape Nicolas Ier, motivant par les raisons suivantes cet acte plus qu'osé : *Première accusation :* l'Église romaine ordonnait qu'on jeunât le samedi, tandis qu'elle permettait le laitage en carême ; *deuxièmement :* elle supprimait les macérations pendant la première semaine de ce saint temps; *troisièmement :* elle permettait aux prêtres de se couper la barbe et leur défendait de se marier; *quatrièmement :* elle substituait au baptême par immersion un simple simulacre, et *cinquièmement :* elle prétendait toujours à tort que le Saint-Esprit procède non-seulement du Père, mais encore du Fils.

Ces cinq chefs d'accusation constituent toute la différence entre la religion greco-russe et la religion catholique romaine. C'est sur eux seuls que le schisme s'est appuyé.

Ce schisme était dans tout son éclat en Orient en 980, son patriarche envoya lui aussi des missionnaires au tyran russe ; ils eurent le talent de le séduire, et il leur dit : « Retournez à Byzance, nos boyards vous accompagneront, ils étudieront votre religion dans ses temples, et ils m'en rendront compte. »

A Byzance, on reçut les boyards avec de grands honneurs, on déploya à leur intention une pompe merveilleuse dans les églises, aussi dirent-ils au grand prince à leur retour : « Cette religion est grande, elle est digne d'un illustre souverain tel que vous. »

A l'instant, ce païen se décide ; il sera chrétien schismatique, il envoie demander la main d'une princesse chrétienne, on n'ose pas la lui refuser, la jeune fille arrive craintive et tremblante. Vladimir, devant elle, chasse à coups de bâton de son palais ses concubines et ses femmes légitimes ; la pauvre Rogneda est enchantée de sortir de sa prison, mais fort désolée de voir qu'en la renvoyant, il oublie de lui restituer la souveraineté de Polotsk.

Cette exécution faite, il introduit sa future dans son palais, et il chasse d'une façon aussi discourtoise les anciennes divinités ; il fait attacher leurs statues à la queue de ses chevaux, il les bat à coups de verge, et il les fait ensuite jeter dans les flots du Dnieper. (Ne serait-il pas intéressant d'arracher au limon du fleuve ces statues dues à l'art barbaresque ?) Ceci fait, il reçoit le baptême et, aussitôt après, fait célébrer son mariage.

Chrétien, il entend que tous ses sujets le deviennent ; essayer de les convertir en leur faisant prêcher l'admirable religion du Christ ne lui vient même pas à l'esprit, il ne songe pas qu'avant d'imposer une religion, il faut faire entrer la foi dans le cœur.

Il lui faut des images et des reliques ; pour en obtenir,

il ne trouve rien de mieux que d'aller enlever à main armée celles que possède Cherson; puis, moitié par la force, moitié par la persuasion, il fait venir en Russie un grand nombre de popes, leur ordonne de baptiser tous ses sujets, et il enjoint à ceux-ci de recevoir le baptême, sous peine de bastonnade et de mort.

Les popes, suivis de soldats, se répandirent dans tout l'empire, et l'on vit alors ce singulier spectacle de troupeaux humains, chassés à coups de trique vers les fleuves et les rivières, vieillards, enfants, femmes, hommes, tout est pêle-mêle, nul ne comprend ce qu'on lui veut; tous sont terrifiés.

Les popes sont étranger, ils ne parlent pas le slave et ne peuvent pas leur expliquer le symbole du baptême, ni leur enseigner rien de la nouvelle religion qu'on leur impose.

On est en automne, le ciel est gris, la bise est froide et les soldats leur donnent l'ordre de se déshabiller et de rester tout nus ; ils crient, pleurent, invoquent leurs dieux Béli-Bélog et Tcherno-Bog, mais les soldats répètent leur ordre à coups de bâton, alors ils obéissent ; les popes se mettent à deux, s'emparent d'un d'entre eux, et le plongent par trois fois dans l'eau glacée, puis il le rejettent transi sur le sol, et ils passent à un autre, Ces malheureux que la foi ne réchauffe pas, se débattent énergiquement, quelques-uns glissent des mains des prêtres et le courant les entraîne au loin ; les popes disent philosophiquement : « Il paraît que Dieu ne veut pas de celui-là, puisque le diable l'entraîne ; » et ils saisissent une autre victime.

Les enfants et les femmes font entendre des sanglots et des cris d'effroi; les hommes lancent dans l'air d'horribles imprécations, la nuit vient, on allume des torches et à leur lueur rougeâtre les popes continuent à plonger

dans les flots les sujets de Vladimir, qui a déclaré qu'il fallait que, dans les quarante-huit heures, toute la Russie fût chrétienne. Ceci se passait en 980.

Quarante-huit heures après tous les Russes étaient en effet baptisés, mais étaient-ils chrétiens?

Ceci est une autre question.

Ce bain froid, les morts et les maladies qu'il occasionna, voilà tout ce que ces païens connurent d'abord du christianisme, ce n'était point assez pour leur inspirer un ardent amour pour lui.

Vladimir crut assez faire pour eux en leur faisant distribuer des images; beaucoup de ces barbares adorèrent simplement l'image, au lieu d'en comprendre le symbole; idolâtres ils étaient, idolâtres ils restèrent; ce nouveau culte prit la place de celui voué jadis aux statues des dieux et des déesses du paganisme boréal.

Une idolâtrie remplacée par une autre!

Certains païens plus attachés que les autres aux anciens dieux, s'inclinèrent en public devant la croix, mais conservèrent, dans leur cœur, l'adoration de Béli-Belog et, en secret, ils continuèrent à célébrer leurs antiques mystères; leurs petits-fils et les fils de leurs petits-fils les ont imités, et ceci nous explique pourquoi même encore aujourd'hui, à l'heure où le sommeil clôt la paupière du pope et celle de l'autorité, les forêts russes sont soudain envahies par une foule silencieuse; ce sont les anciens païens qui viennent célébrer en secret les rites en l'honneur de Tcherno-Bog.

Les sectaires d'Odin y viennent aussi parfois, et il se passe dans ces forêts des choses étranges.

Dans les villes et les villages, les païens se réunissent en secret chez l'un des leurs, et se livrent à des pratiques singulières et parfois sanglantes.

Mais le lendemain ces mêmes hommes font des cen-

taines de signes de croix devant chaque église qui se trouve sur leur passage. A leurs yeux, l'image du Christ représente l'idole officielle, et ils savent ce qu'ils doivent au César autocrate.

A côté de ces païens, les adorateurs de l'image du dixième siècle ont fait souche, eux aussi, et c'est pourquoi on retrouve aujourd'hui en Russie des gens qu'on peut appeler idolâtres : pour eux, l'image n'est point un symbole, mais une divinité réelle; aussi les voit-on l'enrichir d'or, de diamants, de pierres précieuses, afin de se la rendre favorable. Ceci est si vrai, qu'il n'y a guère plus d'un siècle, celui qui était accusé et convaincu d'avoir prié une image embellie et ornée par un autre, était condamné comme voleur; il avait tenté, disait la loi, de dérober les faveurs d'une image, qu'un autre avait voulu se rendre favorable au moyen de dons.

Cette loi existait dans le code en vigueur encore sous les Iwan; on le voit, les législateurs eux-mêmes étaient plus idolâtres que chrétiens.

Et même, chez les Russes qui en plus du baptême ont reçu l'initiation des mystères du christianisme, on retrouve une petite tendance au culte de l'image : dès que vous mettez le pied sur le sol russe, vous voyez partout des têtes de Christ grossièrement peintes; aux gares, elles sont placées sur les murs, à côté du télégraphe ou des retiros.

Dans les villes, on en trouve dans les palais, dans les cercles, dans les chaumières, dans les cabarets, même les maisons impures et honteuses ont leurs images devant lesquelles brûle sans cesse une petite lampe qui répand une odeur nauséabonde, mais qui est chère au cœur russe. Cette image, enrichie d'argent, d'or ou de diamants, selon la fortune de son propriétaire, rappelle

bien plus l'antique divinité protectrice du foyer domestique que le symbole du chrétien.

La façon impérative dont Vladimir a imposé le baptême à ses sujets nous explique aussi pourquoi être, en apparence au moins, fervent en la religion greco-russe, c'est se montrer bon courtisan, car dans ce pays de l'autocratie, on est bien venu de se courber très-bas devant les anciennes comme devant les nouvelles volontés du despote.

A présent, il est vrai, le baptême n'est plus imposé à coups de trique, il est facultatif; mais, le Russe qui n'a pas été baptisé, et même celui qui ne peut pas fournir la preuve qu'il a communié depuis moins de cinq ans, ne peut ni tester ni hériter.

Aussi le Russe le plus libre-penseur, ou le plus débauché, ne manque jamais de communier tous les trois ou quatre ans.

En Russie, plus que partout ailleurs, je le répète, le passé peut seul donner la clef du présent.

C'est seulement en faisant ce retour en arrière, que l'on peut comprendre pourquoi le clergé russe est resté grec de type, de caractère et de mœurs. Comme je l'ai dit, Vladimir fit venir un grand nombre de popes grecs en Russie ; pendant deux ou trois siècles la population russe étant trop ignorante pour qu'elle pût en fournir, on dut les recruter encore en Grèce.

Si l'on considère que les prêtres russes ne doivent épouser que des filles de prêtres, on comprendra que le sang grec se soit perpétué en eux, et qu'ils forment un type à part dans la nation.

Le prêtre de la religion greco-russe, a non-seulement le droit, mais encore le devoir de se marier, car il ne peut être prêtre que le jour où il cesse d'être célibataire ; le second mariage lui est interdit, veuf il doit rentrer dans

la vie séculière ou se faire moine et aller s'enfermer dans un monastère; or, comme la situation faite aux prêtres est aussi honorable que lucrative, ils sont les meilleurs maris du monde, et ils soignent leur épouse avec une inquiète sollicitude.

Si ses sujets n'avaient point compris la grandeur et la pureté des préceptes chrétiens, Vladimir finit pourtant par les comprendre, lui, et il se montra aussi humain et aussi sociable qu'il avait été sanguinaire et farouche : il s'empressa d'abolir la peine de mort, disant que le chrétien ne devait pas tuer un chrétien, serait-il un grand criminel.

La jeune princesse, son épouse, avait amené avec elle une suite nombreuse de seigneurs, de savants et d'artistes grecs, et elle transforma le camp de son époux en une cour policée ; dès ce moment, s'épanouit pour la Russie la période de sa gloire gothique, qui avait commencé avec Kieff pour capitale et qui devait finir avec la chute de cette métropole.

Sous l'heureuse influence de sa femme, Vladimir comprit le besoin de civiliser son peuple; il fit venir de Byzance des savants et des pédagogues et il fonda des écoles, mais il se heurta aux instincts du peuple russe, qui déteste l'étranger et qui a horreur de tout changement, surtout lorsque ce changement lui arrive d'un autre pays. Son ignorance était éminemment russe, il voulut la conserver. Alors Vladimir se servit du même moyen qu'il avait pris pour imposer le baptême, les fils de ses boyards furent traînés dans les écoles à coups de trique; le bâton avait fait des chrétiens, il dut faire des écoliers attentifs.

Vladimir fit ensuite construire des villes et donna l'ordre à ses sujets nomades de s'y fixer; ils protestaient, et le même procédé touchant les contraignit à obéir.

Nul peuple ne s'est montré aussi attaché à son ignorance, à sa barbarie, à ses usages les plus absurdes et les plus cruels que le peuple russe ; pour le forcer à innover, il a fallu aux grands princes une main de fer et une puissance illimitée.

Ainsi, Pierre le Grand, pensant avec raison que ses sujets vêtus de la longue robe persane et coiffés de bonnets à poils seraient toujours considérés en Europe comme des barbares, leur intima l'ordre d'adopter le costume européen. Ceci a donné lieu à tant de révoltes terribles qu'on peut estimer à vingt mille le nombre des victimes faites pour l'amour du costume national, et il m'est arrivé plus d'une fois de défendre Pierre le Grand contre les attaques des hommes du parti des vieux Russes. Tous lui reprochaient avec un regard flamboyant de colère et d'une voix sourde, d'avoir changé le costume national contre le costume des étrangers !

Ils lui pardonnaient bien plus facilement d'avoir, par exemple, condamné et exécuté son fils que d'avoir osé toucher à la longue robe de leurs pères.

Aujourd'hui, si le czar essayait d'enlever aux paysans ce costume national, il y aurait des révoltes aussi fortes que celles que firent les soldats sous Pierre I^{er} lorsqu'on leur imposa un costume européen, le sang coulerait encore à flot.

Rurick le fondateur, Oleg le conquérant, Olga l'administratrice, Valdimir le chrétien, voilà les quatre premiers grands noms des annales russes ; le hasard fit naître de Vladimir le cinquième grand homme, et ces deux règnes auraient assuré le progrès, si le désastreux mode de succession innovée par Swiatoslaf n'avait pas été suivi par ses successeurs.

Vladimir, qui avait conquis la totalité du pouvoir par la guerre civile et par l'assassinat de ses frères, devait

connaître mieux que personne les inconvénients de ce morcellement de l'empire, et pourtant il commit la faute qu'avait commise son père, il partagea l'empire entre tous ses enfants ; Kieff était échu à l'aîné nommé Swiatopolk. Ce prince était intelligent et habile politique, il comprit que jamais un grand empire ne se formerait avec ces morcellements incessants, il voulut le ramener à la force et à l'unité de pouvoir. Mais, comme je l'ai fait remarquer, en Russie, les résultats les plus sages ont été recherchés le plus souvent par des moyens monstrueux, et les hommes doués d'intelligence s'y sont montrés pourtant férocement cruels, ce qui est doublement humiliant pour l'humanité qui aimerait à se figurer que l'esprit obtus, l'intelligence incomplète sont seuls capables de grands forfaits.

Voici par quels moyens Swiatopolk voulut arriver à son but : par le dépouillement et l'égorgement de tous ses frères. Un seul échappa à ce massacre, ce fut Iaroslaff. Soutenu par les républicains de Novgorod, il parvint à chasser son frère de Kieff et à s'y faire proclamer grand prince. Swiatopolk se sauva en Pologne, et bientôt il revint en Russie à la tête d'une armée polonaise qui le remit sur le trône ; mais n'ayant plus besoin de l'appui de cette armée étrangère, il ne tint pas les promesses qu'il lui avait faites; alors les Polonais retournèrent leurs armes contre lui et aidèrent Iaroslaff à le chasser une seconde fois ; les deux frères se trouvèrent en présence pendant cette lutte : Swiatopolk en voyant accourir vers lui Iaroslaff le glaive à la main, tomba mort de peur.

Mistislas, un de ses frères échappé aussi au massacre, lui disputa encore le trône. Iaroslaff partagea avec lui pendant six ans, et par la mort de Mistislas, il se trouva enfin seul possesseur du trône. Ce prince est le souverain le plus sympathique de la première dynastie, l'his-

toire l'a surnommé Iaroslaff le Sage ; il mit un grand zèle à propager l'instruction dans ses États ; il fit venir de la Grèce un grand nombre d'instituteurs ; fonda plusieurs écoles, l'une d'elles a eu de longs siècles de célébrité, c'est celle de Novgorod qui contint plus de cinq cents étudiants.

Reconnaissant des secours que lui avait prêtés cette cité républicaine, il lui accorda de nombreux priviléges; la rendit gardienne des frontières nord de l'empire, moyennant quoi elle fut exonérée de tout tribut, et il lui confirma ses antiques libertés : elle put nommer ses fonctionnaires, diriger ses affaires ; le grand prince s'engagea même à ne jamais laisser ses lieutenants s'installer chez elle, puis il fit un code qui lui était spécialement destiné, car il établissait les lois de transactions commerciales ; jusque-là la Russie n'avait eu aucune loi écrite. Mais ce code sent cependant un peu le despote, il commence par ces mots : « Ceci sont vos lois, je vous ordonne de les respecter. »

Les lois étant des miroirs où viennent se refléter les mœurs des peuples et qui nous apprennent leur plus ou moins grand degré de civilisation, je transcris ici quelques-uns des articles du code, ils nous montreront mieux que ne le feraient des phrases et des faits la situation morale de la Russie au onzième siècle.

Retrouver la trace des lois en vigueur avant Iaroslaff serait impossible, non-seulement elles n'étaient point écrites, mais seulement consacrées par l'usage, mais encore elles variaient. Chacune des tribus unies à ce vaste empire qui allait des rives de la Baltique aux rives de la mer d'Azof, avait conservé ses lois et usages ; le code de Iaroslaff eut ceci de bon qu'il mit un peu d'uniformité dans les lois, car, écrit pour Novgorod, il ne tarda pas à être adopté dans toute la Russie.

Ce premier code promulgué en Russie en 1019, établit plusieurs classes :

La première classe était formée des nobles descendant des guerriers apanagés par Rurick et par ses successeurs, des boyards, qui étaient les conseillers des princes, des voïévodes, chefs de guerre, et de tous les officiers de la garde des princes.

La seconde classe était composée des hommes libres, c'est-à-dire des hommes d'épée, des hommes de plume, des laboureurs, des marchands russes ou étrangers et des hommes à gages.

La troisième classe était formée par les esclaves ; les esclaves étaient divisés en deux catégories : esclaves à perpétuité et esclaves à terme; les esclaves à perpétuité étaient les prisonniers de guerre et les hommes étrangers vendus en Russie par des étrangers.

Les esclaves à terme étaient ceux qui se vendaient volontairement à un homme riche qui s'engageait à pourvoir à leurs besoins ; ceux qui épousaient sans restriction une esclave; les serviteurs sans place, et tous les hommes à gages qui avaient failli à leur contrat, et enfin les débiteurs insolvables devenaient esclaves de leurs créanciers jusqu'à complet remboursement.

Ceci était plus pratique que les modernes prisons pour dettes où le débiteur était nourri aux frais de son créancier !

Mais les usuriers devaient, à cette époque, avoir de nombreux esclaves, l'intérêt légal étant à quarante pour cent.

Tout comme dans le *Corpus juris germanici antiqui*, ce code établissait des amendes contre tous les crimes, meurtres, blessures, vols ; tout se soldait par une amende. La vengeance était laissée à la famille de la victime ou à la victime elle-même ; la loi n'intervenait

en fait de vindicte qu'à défaut de vengeance privée. Si la victime ne laissait pas de famille, l'État condamnait alors le meurtrier à l'amende, et cet argent allait au trésor.

Cette amende variait d'après le rang de la victime; il en coûtait quarante griones pour tuer un boyard et vingt griones pour un homme libre.

Le meurtre de l'esclave se soldait à son maître.

La vie de la femme n'était évaluée que moitié de la valeur de celle de l'homme.

Chez les Francs-Saxons, les Ripuaires et les Francs-Saliens, la femme, au contraire, était cotée deux fois plus haut que l'homme.

Les combats judiciaires n'étaient point réglés par la loi, et laissés facultatifs aux intéressés.

La perte d'un membre était estimée presque aussi cher que la perte de la vie, et la perte d'une mèche de barbe plus cher que la perte d'un doigt. Les insultes se payaient aussi argent comptant, et il en coûtait plus pour insulter un homme que pour le battre.

Ce code mentionne les épreuves qu'on peut faire subir aux supposés criminels : fer rougi, eau bouillante, eau glacée, et autres tout aussi désagréables; et il édicte une loi réellement odieuse, c'est celle qui rend toute la famille responsable du crime d'un de ses membres, et qui, si c'est l'État qui représente le vengeur, rend toute la commune responsable si elle ne lui livre pas le coupable avec toute sa famille.

Et cependant cette loi inique a été innovée en Égypte, il y a peu d'années, par le vice-roi actuel. Une province de la haute Égypte s'était révoltée sous l'influence d'un cheik; les armées du vice-roi, après avoir rétabli l'ordre, s'emparèrent de ce cheik. Ismaël donna l'ordre à son général, non-seulement de tuer cet homme, mais encore

d'exterminer toute sa famille, y compris les enfants à la mamelle. « Il faut, a dit le vice-roi, pour essayer d'excuser cette atrocité, détruire non-seulement l'arbre, mais encore ses racines, si on ne veut pas qu'il se perpétue par des rejetons. »

Revenons aux lois d'Iaroslaff. Plusieurs étaient de nature à protéger les esclaves et les hommes libres contre les brutalités ou les cruautés des nobles et boyards ; ce qui semble indiquer que les mœurs de ces grands seigneurs manquaient d'aménité. L'une d'elles fixe le maximum de la redevance qu'un propriétaire peut exiger par semaine de ses fermiers.

Elles ne disent rien sur l'impôt, par la bonne raison qu'il n'existait pas encore ; les Tatars l'ont établi, et, après eux, les grands princes russes l'ont perpétué. Mais le grand prince avait droit à un impôt de guerre, nobles, boyards et voïévodes devaient lui fournir un certain nombre de soldats, tout équipés. A défaut d'héritier mâle, le Trésor héritait de l'homme libre, mais non du noble.

Après s'être occupé de la législation, Iaroslaff s'occupa des choses de la religion ; il fit traduire la Bible et les livres saints en slavon, lui-même en fit plusieurs traductions, et l'on conserve dans la bibliothèque impériale deux copies de ces Bibles faites par la main de ce souverain.

Très-religieux, il était cependant très-tolérant, et refusa à son clergé de punir les habitants de l'Ingrie, qui persistaient dans les pratiques du paganisme. Il sauva aussi la vie à des femmes de Souzdal ; voici en quelles circonstances : ces femmes se livraient à la sorcellerie et jouissaient d'un grand renom. Un jour elles furent insultées, et elles répondirent à ces insultes par la menace de toutes sortes de fléaux. Peu de temps après, la peste,

puis la famine, éclatèrent ; le peuple, exaspéré, prétendait que ces maux étaient venus fondre sur lui à la demande de ces femmes, et il voulait les égorger. Barricadées dans leurs maisons, elles attendaient une mort inévitable, lorsque le grand prince, prévenu, vint à leur secours et les sauva des mains d'une populace furieuse.

Iaroslaff fut le beau-père d'Henri Ier de France.

L'empire russe était donc lancé dans la voie du progrès ; son commerce était florissant ; le port de Cherson avait une grande activité ; la Grèce y portait son or, ses vins et ses riches étoffes, et y prenait en échange des pelleteries, de la cire et de l'hydromel ; la Hongrie y envoyait du bétail et des chevaux ; enfin la Russie fournissait à ses grands princes des soldats. Il semblait donc que la destinée de cet État fût si bien établie, que rien ne pût venir la compromettre. Et pourtant, comme si un sort fatal voulût ne laisser établir le bien dans cette contrée que pour la replonger après dans le mal et ses abîmes, Iaroslaff, surnommé le Sage, commit, lui aussi, cette faute de diviser entre ses fils cet empire, que, pendant tout son long règne, il avait consolidé, civilisé et fortifié. Il laissa la principauté suzeraine de Kieff à Isiaslaff et donna aux quatre autres des apanages. Alors les guerres civiles recommencent ; tous les frères de ce grand prince essayent de le détrôner ; ils marchent sur Kieff avec des bandes d'aventuriers et de brigands, qui mettent la ville à sac. Deux fois Isiaslaff a recours à Boselas, roi de Pologne, pour reconquérir Kieff ; son règne se passe en guerres fratricides : le sang coule, le commerce est arrêté, et à sa mort, comme si cet ordre de succession entre tous les fils n'était point déjà assez néfaste, il établit la succession d'oncle à neveu, dite succession de l'aîné à l'aîné (mode suivi encore aujourd'hui en Tur-

quie), et la formule de soumission au suzerain devient celle-ci : « Je te reconnais pour mon aîné. »

Ce système illogique ne sert qu'à morceler encore plus l'empire. Chaque grand prince sachant que ses fils ne lui succéderont pas, n'est préoccupé que de leur assurer la possession de villes et de provinces en apanage, et de leur donner une force qui doit battre en brèche le pouvoir du grand prince souverain, si bien que celui-ci se trouve bientôt n'avoir plus que Kieff en apanage, et ne possède plus qu'une puissance illusoire.

Le frère d'Isiaslaff qui lui succéda est peu célèbre, mais il a donné le jour à un héros de dévouement dont les annales russes célèbrent à juste titre les vertus et la gloire ; je veux parler de Vladimir Monomaque. Les princes apanagés se faisaient entre eux une guerre meurtrière. Monomaque se donna la mission de courir avec sa garde à l'aide du faible, et de redresser les torts d'un chacun ; il punit le traître Oleg de son fratricide ; il condamne David, qui a fait arracher les yeux à un de ses parents, à perdre son apanage. Au milieu de cette époque troublée et ensanglantée, Monomaque remplit le rôle de la Providence juste et secourable ; son désintéressement est grand, car son père lui offre sa succession et lui-même donne la couronne à son oncle Swiatospolk. Il fait plus : ce prince n'ayant qu'une faible garde et étant incapable de se défendre contre ses parents qui veulent le dépouiller, Monomaque passe quinze ans à guerroyer pour lui et avec ses propres soldats ; déjà il avait passé quinze ans à guerroyer pour maintenir son père au pouvoir, et pendant ses trente années de dévouement, il lutte encore avec énergie pour repousser les nomades Polovtz, qui venait périodiquement dévaster sa patrie. Dans ces luttes contre ces barbares, ce grand homme commit cependant une action qui vient atténuer la juste admiration que sa

vie inspire : il signe un traité de paix avec ces nomades victorieux, traité humiliant pour lui, et lorsque ces hommes, confiant en ce traité, célèbrent des réjouissances, il tombe sur eux à l'improviste et les massacre ; ce qui pourrait en quelque sorte atténuer ce manque de loyauté, c'est que les Polovtz avaient été maintes fois perfides à son égard.

A la mort de Swiatospolk, les grands et les boyards assemblés offrirent la couronne à Monomaque qui la refusa encore, disant que cette assemblée n'avait pas pouvoir de disposer du trône.

Oleg, dit le Traître, David le Cruel, ainsi que d'autres princes apanagés commencèrent de nouvelles guerres pour s'emparer de Kieff, qui ne voulait pas d'eux ; d'un autre côté, de grands troubles régnaient dans cette ville à cause des juifs que la population chrétienne voulait égorger. Monomaque, devant ce triste état de choses, comprit que le pouvoir n'était qu'un poste de péril, et il accepta enfin la souveraineté de Kieff. Son premier acte fut de signer le décret qui expulsait les juifs de tout le territoire russe (an 1113), décret qui a été en vigueur pendant sept siècles.

Mais il prouva qu'il rendait cet arrêt plutôt pour extirper une cause de désordre que par haine pour les fils d'Israël, car lui-même, entouré de sa garde, protégea leur sortie de Kieff, et veilla à ce qu'ils ne fussent ni maltraités, ni dépouillés des richesses qu'ils emportaient.

Monomaque était bon et compatissant, le sort très-triste des esclaves à perpétuité le toucha, et il révisa le code d'Iaroslaff afin de l'adoucir.

Au moment de rendre sa belle âme à Dieu, il assemble autour de lui ses enfants, ainsi que ses boyards et il leur dit : « Souvenez-vous toujours que la bienfaisance, la charité et l'abnégation, mieux que le jeûne et les prières

sont agréables à Dieu, servez de père aux orphelins, protégez les veuves; ne faites mettre à mort ni innocent ni coupable, la vie et l'âme d'un chrétien sont sacrées. »

Ensuite il leur raconta simplement et sans orgueil, sa longue vie d'abnégation, d'activité et de dévouement.

Ce prince avait aboli la peine de mort qui, supprimée par Vladimir, rétablie par Iaroslaff, avait été abolie encore par Isiaslaff, puis remise en vigueur par Swiatospolk.

La peine de mort, en Russie, a toujours trouvé une vive opposition dans les instincts du peuple, tandis que les peines corporelles lui ont au contraire toujours paru la chose la plus naturelle du monde.

Ainsi encore, au seizième siècle, on voyait des nobles occupant des fonctions élevées, condamnés à la bastonnade infligée en public, et, ce châtiment reçu, ils étaient réintégrés dans leurs fonctions et dignités. On ne trouvait rien d'infamant à cette humiliante correction; les idées chevaleresques et le point d'honneur, ont toujours été choses inconnues aux Russes, et ce sont ces deux traits distinctifs qui séparent le Russe du Polonais; ce dernier ayant été, autant que le Français, formé à l'école de la chevalerie, défendait son honneur ou celui de sa dame dans un duel sans merci, tandis qu'à la même époque, chez les vainqueurs des chevaliers porte-glaive, injures, coups, insultes se soldaient au moyen d'amendes.

Au seizième siècle et à la cour des grands princes, les Russes pouvaient se dire impunément : « Tu mens, » sans qu'ils se crussent offensés, et plus d'un boyard, a dit au souverain lui-même : « Tu mens, » sans que la colère de celui-ci s'éveillât. C'était trop peu... selon eux.

Cet usage des corrections touchantes s'est perpétué si longtemps en Russie, que Pierre le Grand ne rougissait pas d'administrer lui-même la bastonnade à ses

ministres et à ses généraux, Menchikoff en a su quelque chose. Et il fit pis encore, devant toute la cour assemblée, il fit donner cent cinquante coups de verges sur les seins et sur les épaules de sa propre sœur ; il comptait les coups, regardait d'un œil impassible le sang couler, les chairs s'en aller en lambeaux, il ne lui fit pas grâce d'un seul coup.

L'empereur Nicolas trouvait, lui, que la main remplaçait avantageusement le bâton. Ce fut un progrès.

Sous son règne, l'usage de la correction était encore tellement usité, et dans les plus hautes classes, que plus d'un vieux seigneur se souvient d'avoir reçu, fort et ferme, des coups de verges de ses parents, alors qu'il était déjà un jeune homme de vingt-cinq ans et plus.

Aujourd'hui, les lois formulées interdisent les corrections par trop brutales, mais elles sont si bien dans le caractère du peuple que,lorsqu'un paysan est appelé à la police, sous l'accusation d'avoir maltraité ses enfants, il est tout étonné qu'on le réprimande et il dit : Puisque mes enfants sont à moi, j'ai bien le droit d'en faire ce que je veux !

Et pourtant, je le répète, ce même peuple a la peine de mort en horreur; il admet parfaitement qu'un criminel reçoive cinq cents coups de knout et même mille et que mort s'ensuive; mais, il n'admet pas d'exécutions capitales. Faire souffrir, oui; mais trancher le fil de la vie, non.

Certains Russes citent ce sentiment en faveur de leur philanthropie et rendent un hommage exagéré à la loi qui abolit la peine de mort; mais, en vérité, est-ce aussi humain que cela, de flageller un homme à lui arracher la chair et la peau, à faire jaillir son sang pendant une heure ou deux; puis, lorsque le médecin qui est à côté de lui déclare qu'il va mourir si l'on continue, de coucher

cet homme dans un bon lit, de le soigner avec zèle afin qu'il redevienne vite en état de supporter le restant des coups qu'il doit recevoir ?

Le nombre de coups voulus infligés, s'il ne meurt pas sous le knout, il endure pendant quelques jours le supplice d'un homme à qui on aurait broyé les os, arraché la chair, puis, la mort vient enfin le délivrer d'un long martyre.

Les Russes n'appellent pas cela tuer ! Ils ont raison, ceci doit s'appeler supplicier.

VLADIMIR

Malgré les touchantes exhortations de Vladimir Monomaque, dès que ce prince fut mort, la guerre civile, avec son hideux cortége de sang versé, de cruautés commises, de perfidies sans nom, se déchaîna encore dans son infortunée patrie. Kieff étant une ville de luxe et de plaisirs, tous les princes apanagés se disputèrent sa possession, et pendant une période de trente ans, elle a été prise par les uns, reprise par les autres; dix-sept princes s'y sont succédé, les fils d'Oleg le Traître et ceux de David le Cruel se sont montrés les plus acharnés à la lutte.

Tous ces princes s'emparaient de cette ville, aidés par des bandits venus de tous les pays et qui pillaient et massacraient les habitans. Après ces trente néfastes années, Kieff sans forces, sans richesses et dépeuplée, n'était plus que le fantôme de ce qu'elle avait été, et la grande principauté suzeraine s'affaiblit si bien que les innombra-

bles princes apanagés eurent tous des provinces plus grandes et des armées plus nombreuses qu'elle.

En 1160, le prince de Souzdal surtout éclipsait dix fois en puissance le grand prince de Kieff; il venait de jeter les fondements de Moscou et il avait en apanage les provinces de Novgorod, Twer, Nijni-Novgorod, Toula et Vladimir. Cependant, trouvant ses États tristes et froids, il s'empara de Kieff, et là, mourut d'orgie et de plaisirs.

Son fils André surnommé le Politique, renonça volontairement à Kieff et abandonna cette ville à la cohue des autres princes; il s'occupa de continuer la création de son père, celle de la ville de Moscou; puis, il embellit et agrandit Vladimir; il y attira les habitants des provinces saccagées par la guerre. Ceci fait, comprenant que la ruine de son pays avait deux causes : une capitale trop éloignée du centre et trop de princes apanagés, il voulut sauver sa patrie en supprimant ces éléments d'affaiblissement; mais, n'ayant à sa portée que des moyens barbares, il les emploie sans hésitation; il fait une guerre acharnée aux princes apanagés, il les tue, les chasse ou les exile; puis, il marche contre Kieff, la prend d'assaut, la pille et la dégrade de son titre de capitale, dont il gratifie Vladimir.

Voici donc la troisième capitale de la Russie. Si Kieff avait assisté à la décadence, elle avait au moins vu naître et grandir la gloire gothique de cet empire; Vladimir, au contraire, semble maudite, elle ne sera métropole que dans la période d'asservissement aux Tatars et, dès que cet empire se reconstituera, elle verra sa voisine Moscou la dégrader à son tour de son titre de métropole.

Après ces deux succès, André veut soumettre Novgorod et la forcer à reconnaître Vladimir pour capitale; deux fois les fils d'André tentent de la soumettre par la force, deux fois ils sont repoussés.

André alors a recours à la diplomatie, il explique aux Novgorodiens le but de sa politique qui est de sauver son pays, en rendant de l'homogénéité au pouvoir; les citoyens de cette république se rendent à sa politique et reconnaissent la nouvelle capitale.

On peut espérer que la Russie, sous cette main habile et ferme, va respirer et reprendre de la force; il n'en fut rien, André mourut assassiné par ses parents qu'il avait dépouillés.

Cette nation infortunée n'avait point épuisé encore la coupe de honte et de douleurs que la Providence lui réservait.

Après la mort d'André (1174), les luttes deviennent encore plus sanglantes; c'était Vladimir que les princes se disputaient, et le résultat de la situation de cette capitale placée au centre de l'empire, fut d'y transporter les guerres qui, jusque-là, avaient eu pour théâtre le sud et le midi.

Ce recul vers le centre eut encore la désastreuse conséquence d'éloigner la cour, l'armée et les grands princes, d'un pays civilisé, pour les jeter dans un encore païen et barbare; les Russes oublièrent le chemin de Byzance, ville où ils allaient, avant cette époque, chercher des lumières et des mœurs policées, et le flambeau allumé par Vladimir et Iaroslaff ne tarda pas à s'éteindre.

Alors sur cet empire en dissolution et en pleine décadence, fondirent comme des vautours les Hongrois et les Polonais qui lui arrachèrent ses plus belles provinces.

Pas un éclair de patriotisme ne se réveilla dans le cœur de ces princes indignes; loin d'oublier leur haine et leur ambition pour se liguer contre les ennemis de leur patrie, ils se servirent d'eux pour se dépouiller mutuellement, ils versèrent à flots le sang du peuple, et ils lui donnèrent le triste exemple de toutes les bassesses, de tous les vices et de toutes les infamies.

La noblesse russe a de tristes et honteuses annales.

Le destin fatal de cette nation fit, que ce fut quand elle se trouvait dans une situation pareille, qu'un conquérant fameux surgit en Asie, Gengis-Khan avait su réduire à ses lois les tribus féroces et nomades des Tatars et des Mongols, il s'en était fait une armée colossale.

Un prophète lui avait prédit qu'il serait un jour maître du monde, cette prédiction lui donnait une audace sans limite, et communiquait une confiance sans bornes à ceux qui s'étaient attachés à sa fortune.

La Russie tenta l'ambition de ce conquérant; en 1222 il y envoya un de ses lieutenants en éclaireur ; l'invasion s'effectua par un des défilés du Caucase, qu'une seule bataille suffit pour livrer au flot mongol, qui brûla, saccagea, égorgea tout sur son passage, désirant terrifier.

Les villes russes, défendues par des palissades en bois, furent prises facilement, les habitants affolés envoyaient à la rencontre de ces barbares des processions de prêtres, de femmes et d'enfants, qui allaient à eux en suppliants; les vainqueurs les foulaient aux pieds de leurs chevaux, ils étaient sans pitié et se glorifiaient d'être sans parole.

Après avoir pu facilement, et sans trouver d'obstacles sérieux, piller quelques provinces, l'éclaireur de Gengis-Khan vint lui rendre compte du déplorable état de ce pays, et les barbares se décidèrent alors à en réaliser la conquête. Ils préparèrent une expédition formidable qui revint en Russie en 1237, commandée par Bâti. Ce lieutenant du César asiatique entra en Russie par la Bulgarie, à la tête d'une armée de cinq cent mille hommes, bien organisée, qui marchait par corps de dix mille hommes, partagés en régiments de mille, divisés à leur tour en compagnies de cent hommes.

Quelles forces la Russie pouvait-elle opposer à ce déchaînement?

Youri, le grand prince suzerain de Vladimir, avait huit cents soldats de garde pour toute armée.

Les gardes des princes apanagés étaient moindres encore, et tous ces princes désunis ne songeaient qu'à profiter de l'invasion, pour s'accabler les uns les autres.

La famine et la peste venaient de décimer cette malheureuse contrée et de plonger dans la terreur et le découragement tous ses habitants.

Les villes russes étant fort éloignées les unes des autres et séparées par des steppes arides, les habitants de ces villes ne pouvaient ni se prévenir ni se soutenir mutuellement; enfin, autre infériorité, les Russes étaient fantassins, tandis que leurs féroces envahisseurs avaient des chevaux impétueux qu'ils maniaient avec une adresse merveilleuse.

On le voit, toutes les circonstances étaient défavorables à cet infortunée nation, aussi fut-elle soumise, écrasée presque, pendant deux cent trente-deux ans, sous le détestable joug tatar et mongol.

On doit constater que, contre cette deuxième invasion, les haines et les ambitions personnelles s'oublièrent, les princes apanagés essayèrent de lutter, sans succès il est vrai.

Quant au prince suzerain de Vladimir, Youri, il se contenta d'offrir de l'or et des pierreries aux images de son palais, et à celles des églises, espérant que le ciel confondrait sans lui ces terribles envahisseurs.

La défense la plus sérieuse et la plus intelligente fut organisée dans les villes et sous l'inspiration du clergé; les prêtres appelèrent dans les villes les habitants des champs, ils les armèrent et les exhortèrent à une résistance désespérée. Bâti dut prendre d'assaut chaque

ville ; le sac de l'une n'empêchait point sa voisine de se défendre, sachant les vainqueurs sans pitié, ces malheureux avaient le courage du désespoir; les prêtres, au premier rang des combattants, les exhortaient, au nom du Dieu des chrétiens, à vaincre ou mourir.

Le rôle du clergé russe, pendant cette période, est réellement admirable.

Mais Bâti avait en son pouvoir de puissants moyens de destruction; Kieff elle-même, avec ses remparts de briques, ne l'arrêta pas longtemps; il les renversa au moyen d'énormes leviers et fit le sac de la ville, égorgeant à tort et à travers et pillant tout.

Les autres villes avaient de simples palissades de bois, il y mit le feu et, les flammes éteintes, il y lança ses soldats.

Bientôt cette contrée ne fut plus qu'une immense steppe ensanglantée et jonchée de ruines et de cadavres.

S'imposer par la terreur, telle était la tactique de ces barbares, qui ne songeaient pas à habiter ce pays glacial, mais seulement à le rendre tributaire.

Bâti, frappé de la façon courageuse et intelligente dont le clergé avait organisé la défense, et ayant remarqué qu'il avait une grande influence sur le peuple, voulut se le concilier, et il défendit à ses soldats, sous peine de mort, de piller les couvents ; il fit plus, il rendit les prêtres exempts de tous tributs; Bourgaï, successeur de Bâti dans le gouvernement militaire de la Russie, suivit la même pratique.

Ce qui augmenta le nombre des couvents, bien des hommes se faisant moines et apportant leurs trésors dans les monastères.

Une fois la Russie conquise, Bâti y fonda deux villes tatares, Saraï et Kasan, qu'il peupla de Tatars, ensuite il y laissa comme chef militaire Basbaks; ce guerrier avait

des forces suffisantes pour maintenir le joug et assurer la levée du tribut.

Ici commence une période néfaste et honteuse pour la noblesse russe ; les princes apanagés se tournent vers l'oppresseur de leur patrie, ils le flattent, l'adulent, et tout cela pour conserver leur apanage, ou pis encore, pour se servir des Tatars pour dépouiller à leur profit les princes leurs ennemis.

On voit ces princes au cœur lâche, se faire les vils courtisans des khans Tatars, ils mendient leurs bonnes grâces, ils se font leurs collecteurs d'impôts, ils pressurent leurs compatriotes, les affament afin d'apporter un gros trésor au khan et de se faire ainsi bien voir de lui. Ils vont mutuellement se dénoncer au chef tatar, s'accusant d'idées de révolte, et celui à qui le Tatar prête créance, vient à la tête d'une armée ennemie massacrer le prince dont il ambitionne l'apanage. Tous ces princes vils, traîtres, fourbes, cruels et sans pitié envers leurs propres frères, se servent des armes des oppresseurs pour faire couler encore leur sang à flots.

Les princes suzerains donnent le même triste spectacle ; ces descendants de Rurick vont à la horde dorée (on nommait ainsi le camp en Asie où se tenait le khan tatar), ils sont chargés de l'or qu'ils ont volé à leurs sujets, ils l'offrent au khan, et cela dans le seul but de se renverser réciproquement du trône suzerain ; aussi les grands princes se succèdent rapidement à Vladimir dès qu'on est parvenu à s'emparer, à la tête d'une armée tatare, de cette suzeraineté ; un membre de sa famille va avec un monceau d'or et de présents à la horde, il en revient avec une autre armée et il s'empare à son tour de Vladimir, qu'il garde peu de temps, car le sort de son prédécesseur lui est réservé par un de ses parents, par un frère parfois.

Assassinats, cruautés monstrueuses, délations, calomnies, tout est commis par la race de Rurick, qui se couvre, pendant plus de deux siècles, de honte et d'infamie, et inscrit dans les annales russes ses pages les plus néfastes.

Si tous les historiens russes n'étaient point d'accord sur ce point, on ne pourrait croire à quel degré de servilité envers les Tatars sont descendus princes suzerains et princes apanagés.

Comprend-on par exemple qu'un homme puisse commettre la bassesse de jeter un tapis devant le cheval d'un oppresseur, de lui offrir la coupe de Koumys et de lécher sur le col du cheval les gouttes de cette liqueur que le barbare a répandues ?

Non, n'est-ce pas ?

Et pourtant tous les princes russes ont commis cet acte qui aurait répugné au plus vil des courtisans !

Et pendant plus de deux siècles, les grands princes suzerains de Russie ont écouté à genoux la lecture des ordres que le khan leur adressait !!

En parlant de cette époque, les historiens russes s'écrient en se voilant la face : Période de honte et de deuil ! la vertu s'est envolée au loin, le bien a fui ce sol qui semble maudit de Dieu, le mal règne en souverain, on commet le crime par instinct, le sang est versé par soif du sang, la lâcheté, la perfidie, la ruse, la calomnie semblent à tous chose naturelle. Ambition et soif de l'or, voilà le mobile des actions des grands ; le peuple est pressuré par ses princes, pressuré par les Tatars ; il est esclave des princes et esclave des Tatars.

Les princes volontairement se font les humbles esclaves des Tatars ; il n'y a plus en Russie que des esclaves, car le grand prince souverain n'est lui-même que le vil esclave et le collecteur d'impôts du khan tatar.

Enfin ce chaos sinistre est éclairé par une grande figure, par un homme en qui le patriotisme renaît, et qui vient prouver, après quarante ans de honte, que le sang russe peut encore produire des hommes et non exclusivement des esclaves ; c'est Alexandre Newski, fils du prince suzerain de Vladimir et de Novgorod.

Bon politique, patriote et habile homme de guerre, Alexandre Newski profite de la désunion qui règne au camp tatar pour relever et repeupler les villes russes ; il reprend la Newa aux Suédois et se bat en héros contre ces grands héros, les chevaliers teutoniens.

Mais, je l'avoue, ce personnage ne m'est point sympathique ; je ne partage point à son égard l'admiration des historiens russes et du clergé russe, qui en a fait un saint fameux et vénéré.

Voici ce qui glace mon admiration pour lui : c'est que lui aussi s'est courbé bien bas devant le Tatar, lui aussi lèche le col du cheval pour y recueillir les gouttes de breuvage que les barbares y laissent tomber... lui aussi va à la horde dorée chargé de l'or qu'il a enlevé à ses sujets. Ces courbettes et ces riches présents lui valent la bienveillance des oppresseurs ; il en profite pour joindre à ses principautés celle de Kieff, qu'il arrache à son possesseur avec l'aide d'une armée tatare.

En cette circonstance, on vit une chose singulière : le prince de Kieff s'était soumis au Pape et avait promis de passer lui et ses sujets à la religion romaine. Alexandre Newski va dénoncer ce prince au khan, et celui qui était païen signe sa déchéance, basée sur ce qu'il avait commis le crime de renier sa religion !

Cependant les habitants de Kieff pris par la force protestent par la force, et Alexandre Newski, pour se maintenir, fait couler le sang de ses compatriotes avec les armes tatares.

On le voit, ce prince n'a rien de sympathique, et il n'apparaît grand que par l'époque où il est né et par comparaison avec son entourage. Pour en faire un grand homme, il a fallu que les annales russes en fussent bien pauvres.

Pour le canoniser, il a fallu que l'Église gréco-russe se trouvât bien à court de saints.

Après lui de longues années se passent encore sans qu'un grand prince ait mérité une page dans l'histoire. Les Tatars nommaient les grands princes ; ils les laissaient facilement renverser par des compétiteurs qui venaient près d'eux mendier cet apanage ; en ceci ils suivaient une habile politique, car ces changements fréquents affaiblissaient le pouvoir de la grande principauté. En 1324, elle n'était plus qu'un titre illusoire, mais en revanche la branche des princes de Twer et celle des princes de Moscou étaient devenues puissantes... Leur force et l'étendue de leurs provinces avaient été acquises par les princes de ces deux branches, par la trahison, la perfidie et la protection tatare qu'il avaient captée par l'or qu'ils volaient à leurs sujets.

Ces deux princes puissants sont ennemis, et ils commencent entre eux une longue lutte : tantôt c'est Youry, prince de Moscou, qui triomphe, tantôt c'est Mikhaïl, de Twer, qui l'emporte ; le premier a épousé une Tatare pour mieux se faire venir de la horde dorée ; ils se dénoncent, se calomnient, s'assassinent, et enfin le khan Usbeck fait décapiter Alexandre, fils de Mikhaïl, prince de Twer, et il donne à Iwan Ier, fils de Youry, la souveraineté de Twer, que ce prince réunit à celles de Vladimir, Novgorod et Moscou.

Cette concentration de vastes provinces et de grands pouvoirs en une seule main commence la période de délivrance du joug tatar ; elle a été le fait, non de l'habileté

russe, mais d'une maladresse imprudente du Tatar Usbeck, qui a créé lui-même ce pouvoir qui devait un jour chasser les siens du sol russe et former cette autocratie intense dont Iwan III est l'inspirateur et le fondateur.

Avec cette période, Vladimir est dégradée de son titre de capitale; elle a eu deux cent dix années de règne, toutes de deuil et de honte, et elle doit céder le pas à une autre dès que la marche vers l'affranchissement se dessine.

Les villes, comme les hommes, sont parfois vouées au malheur par le destin.

MOSCOU

Fondée en 1160 par le prince de Souzdal, Moscou devint la quatrième capitale de la Russie en 1328. Elle suivit la fortune de ses princes, devenus suzerains, de simples princes apanagés.

Iwan II, habile et intelligent, a poursuivi un but excellent pendant son long règne, et il a atteint ce but, et il a fait une foule de choses utiles et bonnes pour son pays, et pourtant cet homme a un caractère odieux : lui aussi se fait le vil courtisan des Tatars; il n'y a pas une bassesse qu'il ne commette de gaieté de cœur, et enfin, pour arriver à d'excellents résultats, il se sert presque constamment de moyens détestables.

L'histoire russe est la seule histoire présentant cette particularité de grandes choses accomplies par des hommes dont on ne peut ni louer ni admirer le caractère.

Iwan II a été surnommé Kalita (mot qui signifie bourse en russe) à cause des nombreux voyages qu'il a fait, pendant tout son règne, à la horde dorée. Il allait toujours chez les khans une grosse bourse remplie d'or à la main, et il obtenait de cette façon le droit de dépouiller les petits princes apanagés à son profit et agrandissait ainsi ses États. Pour avoir l'or nécessaire pour capter les bonnes grâces tatares, il a rançonné sans pitié ses sujets, en s'armant contre eux du nom et du pouvoir tatars; de cet argent ainsi amassé il a augmenté le nombre de ses provinces et formé ce trésor colossal qui a assuré la puissance de la branche de Moscou et la réorganisation de l'empire russe. Excellents résultats, on le voit, mais obtenus par lui en allant calomnier les autres princes afin d'obtenir des khans la permission de les tuer et de leur voler leurs États, et en pressurant le peuple russe.

Cet homme rusé, astucieux, souple et rampant envers les khans, dont il baise les pieds, est insolent et hautain avec les Russes : c'est en tout point un caractère odieux.

Je reviens souvent sur cette particularité, car parmi les bizarreries et les caprices du destin, celui-ci est celui qui m'étonne et me froisse le plus. Voir le bien résulter du mal ! voir des hommes de génie barbares et perfides !

Iwan Kalita embellit et agrandit Moscou, il fortifie le Kremlin et attire dans cette ville la population des États des petits princes : un moyen ingénieux de ruiner ceux qu'il n'a point encore dépouillés et qui furent obligés de venir à lui et d'accepter un titre à sa cour, préférant cette position vassale à celle de prince dépouillé et exilé.

Iwan veut avoir une cour nombreuse et somptueuse afin d'oublier, au milieu de la servilité de ceux qui la composeront, les humiliations que son ambition le pousse à aller recevoir à la horde dorée ; et il crée une nouvelle

noblesse, il gratifie de fiefs cinq cents enfants, fils de ses favoris, lui devant tout; ces boyards-là lui seront dévoués, pense-t-il.

Il manquait à la nouvelle capitale la consécration de la présence du métropolite. Iwan tenait à avoir à Moscou tous les pouvoirs réunis. Par la ruse, la flatterie et de belles promesses il obtint que le métropolite Pierre quittât Vladimir et vînt s'y fixer ; en retour, il lui fit construire une superbe cathédrale, et alors l'archimandrite Pierre lui dit d'un air inspiré : « Mes os resteront dans cette ville, vos successeurs y fixeront leur séjour, elle terrassera tous ses ennemis ; toi Iwan II et tes successeurs, vous serez grands et puissants. » Cette prophétie s'est réalisée en partie : les derniers princes de la race de Rurick ont été puissants et grands... dans le crime.

Iwan II, tout comme Rurick, refit encore l'ébauche d'un grand empire ; il obtint ce résultat grâce à sa bourse toujours remplie d'or et sans cesse vidée dans les mains tatares, et aussi grâce à son parfait dégagement de tout préjugé.

Il fit encore une excellente chose en rétablissant la succession de père à fils.

A partir d'Iwan Kalita la fortune redevint favorable à la Russie ; à force de la courtiser, sans doute il avait séduit cette belle volage.

Ses deux successeurs, son fils Siméon le Superbe et son petit-fils Dmitry Donskoï, furent des princes habiles qui continuèrent sa politique. Le dernier, guerrier intrépide, eut la chance d'arriver au pouvoir au moment où la désunion régnait parmi les Tatars ; pourtant, avant de tourner ses armes contre eux, il les tourna d'abord contre Olguerd le Lithuanien, qui s'était emparé de la Livonie, de Smolensk et de Kieff, et qui avait pour allié un descendant des princes dépossédés de Twer qui voulait battre

la branche de Moscou et reprendre la suzeraineté. La lutte fut terrible, mais Donskoï resta victorieux; alors lui, qui avait été, comme ses pères, chercher sa couronne aux pieds des khans tatars, fort de sa puissance, les brava et refusa de payer le tribut; mais, par exemple, il n'oublia pas de le faire payer à ses sujets.

Mahmet-Khan, indigné de cette audace, marcha vers la Russie, à la tête d'une armée formidable. Mais la victoire fut fidèle à Dmitry Donskoï, qui tailla en pièces, sur le Don, l'armée des oppresseurs. A partir de cette grande victoire, la puissance tatare en Russie alla toujours en déclinant. Avec un ou deux efforts héroïques cette nation aurait pu se délivrer d'un joug odieux, mais il semble que les grands princes se soient habitués à cet esclavage; peut-être, désirant établir leur despotisme, trouvent-ils une arme salutaire contre leurs sujets dans ce joug humiliant. En tout cas, on s'indigne à chaque page de cette histoire en voyant la longanimité de ces princes souverains à subir la domination tatare volontairement. Ainsi Vassili, fils et successeur de Donskoï, tente de s'affranchir, mais soudain la lâche peur s'empare de lui, il fait amende honorable, va se prosterner devant le khan; il est vrai que cette honteuse démarche lui vaut les provinces de Souzdal, de Tchernigoff et la ville de Novgorod, que les Tatars lui donnent en récompense de sa soumission. — Mais Novgorod s'indigne et refuse de reconnaître pour souverain ce prince, courtisan des Tatars. Vassili, qui a manqué de courage pour battre l'ennemi, en retrouve pour battre ses compatriotes; il leur fait une guerre acharnée et une guerre de ruse et de trahison, il déploie contre eux un machiavélisme infernal, la moitié aurait suffi pour chasser l'oppresseur étranger!

Novgorod se venge en se donnant à Vittovt de Lithua-

nie, et ce prince accourt au secours de cette ville à la tête d'une puissante armée, et, dans le moment où il marche vers la Moscovie, Tamerlan s'avance vers l'est et menace de remplacer le joug tatar par le sien.

Vassili est épouvanté par l'approche de ces deux terribles ennemis, la Russie est terrifiée, elle se dit qu'elle est perdue sans retour. Mais, ô coup imprévu du destin ! Tamerlan va dans le Kaptchak égorger les Tatars mongols, puis, cela fait, il redescend vers le sud et taille en pièces l'armée lithuanienne.

Ce terrible conquérant venait, par un hasard heureux pour les Russes, de battre leurs ennemis et, cela fait, il était retourné dans ses chaudes et belles provinces.

A ce moment les Tatars étaient si affaiblis, que rien n'eut été plus facile que de secouer leur joug, car leur pouvoir en Russie n'était plus que fictif; et cependant les princes Vassili et Vassiliewitch, ainsi que Vassili l'Aveugle, vont encore à la horde dorée; il semble vraiment qu'ils éprouvent, eux qui font trembler leurs sujets sous une main de fer, une sorte de jouissance à trembler à leur tour.

On dirait qu'autocrates et despotes, ils soient heureux de sentir au-dessus d'eux un pouvoir arbitraire et implacable.

Vassili l'Aveugle a eu une vie qui ferait une jolie légende : tout son règne s'est passé à être chassé du trône et à y être replacé. Un de ses oncles essaya de rétablir à son profit la succession d'oncle à neveu, il alla dénoncer Vassali à la horde, le khan fit donner à ce dernier l'ordre d'avoir à se rendre à son camp. L'habitude chez les princes était prise, Vassali obéit, le khan le garde prisonnier et, pendant ce temps, son oncle, de connivence avec les Tatars, s'empare du trône.

Mais cet ordre de succession avait causé l'asservisse-

ment de la Russie, aussi était-il devenu odieux ; les prêtres surtout en avaient reconnu tous les inconvénients, aussi le métropolite fut trouver l'usurpateur, il lui parla au nom de la religion, il invoqua tour à tour Dieu et la patrie, mais sans succès ; alors il se retira en disant au prince : « Dieu par ma bouche te rejette du sein de son Église, je t'excommunie et t'annonce que ta rébellion attirera sur toi, sur les tiens et sur ta patrie des fléaux terribles. »

Le prince se rit de ces menaces et continua de jouir gaiement du pouvoir ; mais soudain la peste éclate, alors l'épouvante s'empare de lui, il a peur, il fait appeler le métropolite et, se jetant à ses genoux, il lui demande ce qu'il doit faire pour calmer la colère du Seigneur.

— Quitte le trône et replaces-y l'héritier légitime, lui répond le prêtre.

Youry l'Usurpateur s'empresse d'obéir, il va au camp tatar chercher son neveu et le replace sur le trône ; la peste diminue, puis le fléau disparaît complétement ; alors Youry regrette d'avoir eu peur. Son ambition se réveille, et il chasse encore une fois son neveu et prend sa place. Ici les Russes donnent un grand exemple, qu'on ne saurait trop louer et préconiser : le métropolite s'éloigne de Moscou ; les boyards, les grands, les hauts fonctionnaires n'ont point une parole de blâme pour Youry, mais tous, en silence, quittent la capitale et suivent le prince détrôné ; les parents de l'usurpateur et même ses fils l'abandonnent et vont vers Vassili.

Youry se voit seul, honni, détesté, et il descend du trône pour faite remonter son neveu.

N'est-ce point là une sage et modérée, mais pourtant très-dure leçon à donner aux faiseurs de coups d'État ?

Mais d'autres vicissitudes attendaient encore Vassili : son oncle Youry mourut laissant un fils qui voulut à son

tour s'emparer du trône ; lui aussi, il alla à la horde dénoncer le souverain qui, malgré la leçon reçue, obéit encore aux ordres du khan et fut de nouveau retenu prisonnier ; il parvint à acheter à prix d'or sa liberté, mais ce fut pour tomber aux mains de son cousin qui lui creva les yeux.

Cette fois encore le cruel usurpateur reçut la leçon qu'on avait donnée à son père : sa cour devient déserte, son foyer domestique est abandonné même par ses fils, on le traite en pestiféré et, devant cette protestation, il courbe la tête, descend du trône et y replace celui que l'histoire a surnommé Vassili l'Aveugle.

En 1327, un khan tatar, Shevkal, comprend la faute qu'ont commise les siens en laissant se reconstituer en Russie une principauté souveraine, puissante et forte, un pouvoir centralisé qui devient pour les dominateurs un danger redoutable; il marche vers la Russie à la tête d'une armée dans le but d'exterminer tous les princes de la race de Rurick, et de se mettre lui-même sur le trône de Moscou.

Les prêtres russes sont d'autant plus épouvantés en apprenant les projets de Shevkal, que ce khan, ainsi que tous les Tatars-Mongols, a passé depuis quelques années du paganisme à la religion musulmane ; c'est donc l'étendard du Prophète qu'on va planter sur la cathédrale de Moscou, et c'en est fait de la religion gréco-russe. Tout le clergé se lève, il prêche l'énergie et la révolte aux princes et au peuple ; sous ses paroles éloquentes, tous les résidants tatars de la Moscovie sont égorgés dans une seule nuit.

En apprenant ce tragique événement, Shevkal rebroussa chemin en se disant qu'il fallait que les Russes fussent bien sûrs de leur force pour oser le braver ainsi.

On pourrait croire qu'à partir de ces massacres, les

grands princes relevèrent enfin la tête et brisèrent les derniers faibles liens de l'esclavage, il n'en fut rien ; ils ont préféré à un coup de force une marche lente et tortueuse, et on les a vus encore aller s'humilier devant un ennemi sans puissance : leur front était de bronze, il ne savait pas rougir !

L'ère réelle d'affranchissement ne commence qu'en 1462 avec Iwan III ; mais si ce prince finit par s'affranchir, ce fut à force de ruse et de machiavélisme ; le peuple russe ne fit, lui, que sortir d'un joug odieux pour retomber sous le joug du despotisme le plus effrayant que l'histoire ait enregistré, et il ne fut pas même libéré de l'impôt payé aux Tatars sous forme de tribut, car ses princes le maintiennent à leur profit.

Une vieille légende russe fort touchante montre bien toute la tristesse du sort fait à ce malheureux peuple ; la voici :

« Lorsque le globe eut été peuplé par le Seigneur de tous les animaux et des diverses races humaines, le Bonheur reçut l'ordre de parcourir la terre et de jeter aux divers peuples les joies, les plaisirs, les consolations et les compensations. Le Bonheur obéit au divin Créateur, il alla en Afrique, en Asie, puis il parcourut l'Europe et arriva enfin en Russie par un hiver rigoureux. Tout saisi par le froid, il se mit à grelotter ; ses dents se heurtèrent et firent entendre un bruit sinistre ; tout en maugréant contre ce climat, il se dit qu'il devait jeter sur ce sol des plaisirs en masse, car ses habitants avaient bien besoin de compensations pour les consoler d'un climat aussi dur, et il voulut puiser dans la grande besace où tous les dons étaient enfermés ; mais ce fut en vain, ses mains gelées ne pouvaient plus remuer : le Bonheur épouvanté s'en fut se réchauffer vers l'Asie, sans rien donner au malheureux peuple russe. »

Le paysan russe qui vous conte cette vieille légende, ajoute avec une tristesse résignée : « Voilà pourquoi, nos pères et nous, nous n'avons jamais eu en partage que misères, humiliations et douleurs. »

Il faut bien le reconnaître, depuis 862 jusqu'à Alexandre II qui ferait supposer que le bonheur, pris de remords, est revenu faire sa distribution en Russie, jusqu'à l'empereur actuel, le peuple russe a eu plus que sa part de malheurs et d'épreuves.

Nous l'avons vu écrasé sous le talon de la botte du Tatar, et pressuré par l'étranger et par ses grands princes, nous allons à présent le voir, sous Iwan III et sous Iwan IV, broyé par un despotisme d'abord intense, ensuite insensé.

Ces deux Iwan comptent à différents titres parmi les hommes célèbres de la Russie : chacun d'eux offre un type étrange, épouvantable en son genre.

Le premier, Iwan III, est mû par une noble pensée, il veut reconstituer un Empire puissant, former une autocratie forte.

Frappé des guerres intestines qu'ont amenées ces innombrables princes apanagés, il veut en débarrasser son pays et détruire l'indépendance des républiques du nord, qui forment des États dans l'État; ceci est sage et politique.

Mais ce Machiavel hyperboréen demande ses moyens d'action à la cruauté froide et raisonnée, à une souplesse qui devient de la fourberie, et comme diplomatie, il emploie exclusivement la perfidie.

Le destin lui laisse de longues années pour fonder son œuvre, il monte sur le trône à vingt-trois ans et il règne plus de quarante ans.

Ses sujets sont las du joug tatar et ils sont prêts à le seconder pour le briser, mais lui s'y refuse, il veut même

aller ramasser sa couronne aux pieds des khans ; sa femme, une princesse grecque, s'indigne et obtient de lui qu'il ne commette pas cette suprême lâcheté.

Les Tatars sont encore établis en maîtres dans le Kremlin, jusques aux portes de son palais, les boyards le pressent de les chasser par la force, mais il préfère un autre moyen ; il séduit une femme favorite du khan, et celle-ci arrache au khan l'ordre de retirer ses Tatars du Kremlin.

Il crée une nouvelle noblesse, et se sert de ces parvenus qui lui doivent tout pour se débarrasser des princes apanagés, et lorsque ces nouveaux boyards ont accompli cette tâche, il leur fait sentir sa main de fer et en fait les humbles esclaves de sa volonté implacable.

Conter toute la vie de cet homme m'entraînerait au delà des limites de ce chapitre ; pourtant je vais rappeler un fait qui peint bien ce prince.

Ses généraux le pressaient de reprendre le Kasan, plusieurs fois il leur avait promis de se mettre à leur tête, mais le moment arrivé il avait reculé, et pourtant, d'après ses ordres, son armée avait des forces bien supérieures à celles de l'ennemi.

Un jour on apprit en Russie que les Tatars marchaient en masse contre cette contrée afin d'y rétablir un joug plus pesant.

C'était en 1480, toutes les chances de succès étaient du côté des Russes, et généraux et soldats étaient impatients d'en finir avec ces barbares oppresseurs ; l'armée forte, nombreuse et pleine d'ardeur, demande à Iwan de se mettre à sa tête. Ce prince refuse et se lamente, il dit tout haut que sa patrie est perdue, que bientôt Moscou sera la proie des Tatars ; en vain essaye-t-on de lui donner du courage en lui parlant des forces de l'armée russe et de la faiblesse de l'armée tatare, il continue à remplir Mos-

cou de ses lamentations, il en fait partir l'impératrice et ses plus jeunes enfants et les envoie au loin dans le Nord.

Il rappelle son fils aîné qui est à la tête de l'armée, en disant hautement qu'il ne veut pas que ce prince se trouve au milieu du massacre que les Tatars vont faire de ses soldats.

Moscou s'indigne de sa lâche pusillanimité, le peuple et les grands ne lui cachent point leur mépris, son fils lui répond fièrement qu'il préfère mourir en brave que de vivre en lâche.

L'armée fait entendre des murmures, elle attend bouillante d'impatience l'ordre de marcher à l'ennemi, et elle demande son souverain, à qui incombe le devoir de la conduire à une victoire assurée.

Mais Iwan refuse l'ordre de marcher, il se cache dans son palais, montre à tous ceux qui l'approchent un visage terrifié et parle de fuir à l'étranger.

Cette nouvelle se répand dans Moscou, le peuple fait entendre une clameur de réprobation; les boyards accourent vers lui, ils essayent de lui donner du courage, ils lui énumèrent toutes les heureuses conditions qui favorisent la Russie pour cette lutte suprême. La Lithuanie, cette dangereuse ennemie, est occupée par le khan de Crimée, et les Tatars ont plusieurs ennemis sur les bras.

Rien ne peut rassurer Ywan III; il ne parle que de défaite, il est affolé de peur et si hideux à voir que ses boyards ne peuvent dissimuler le dégoût qu'il leur inspire.

Alors l'archevêque Vossian se rend au palais entouré de prêtres et lui dit : « Iwan, il ne convient pas à un mortel de craindre à tel point la mort! c'est en vain qu'on veut fuir sa destinée : marchez courageusement à

l'ennemi, voilà votre devoir et le conseil que nous venons vous donner au nom de notre sainte Église. »

Iwan se décide, il quitte Moscou, mais la tête basse et tenant des discours propres à glacer tous les courages; sur son passage il n'entend que huées et imprécations; il arrive à son armée, mais ce n'est que pour montrer à tous ses officiers et à tous ses soldats le honteux spectacle de sa lâcheté.

Au moment où l'on veut commencer l'action, lui se sauve et met un fleuve entre l'ennemi et lui, et il entre en pourparler avec les Tatars; la victoire est à lui, et il veut capituler!

Toute l'armée russe frémit de rage et fait entendre une formidable imprécation de colère contre lui.

A Moscou, la désolation est à son comble, nobles et peuple s'écrient en se tordant les mains : « Eh quoi! nos barbares oppresseurs sont là devant nous, il nous est facile de les anéantir et de nous délivrer à jamais de leur joug et ce lâche Iwan veut encore aller baiser l'étrier du chef mongol! »

Mais la Russie est donc maudite!

L'archevêque Vossian lui écrit la lettre suivante, bien faite pour colorer du rouge de la honte même une statue de marbre:

« Iwan III, touché par nos prières, vous étiez parti pour combattre nos oppresseurs et les ennemis des chrétiens, et voilà que la peur vous reprend encore; vous négociez une paix honteuse alors que la victoire vous tend les bras. Ah! Seigneur, pourquoi jeter votre bouclier et prendre honteusement la fuite! dans quel abîme d'ignominie allez-vous tomber! La Russie, par votre faute livrée au fer et au pillage, les églises brûlées, où fuirez-vous après? Planerez-vous comme l'aigle? Songez-y, pourriez-vous aller établir votre nid dans une étoile que le

Seigneur outragé vous précipiterait même de cet asile : nous l'espérons encore, vous marcherez, et vous rougirez d'être surnommé Iwan le Fuyard. »

Cette lettre d'une ironie sanglante ne fait point bondir ce prince, il la lit sans rougir, et, toujours tremblant au milieu de ses deux cent cinquante mille soldats, il écrit à l'ennemi des lettres humbles et suppliantes.

Voilà certes, un grand misérable, qui a un tas de boue à la place du cœur!

On se demande comment peuple, nobles et soldats ne se sont point rués sur lui pour le tuer comme un chien galeux. Eh bien! ce poltron, ce vil lâche est tout simplement un tartuffe guerrier; il a joué cette honteuse comédie de la peur, il s'est avili aux yeux de son peuple, aux yeux de ses ennemis, pour donner le change aux Tatars et pour gagner du temps. Cet homme aime les victoires faciles, il a envoyé un de ses lieutenants qui doit venir attaquer par derrière l'armée ennemie, qui ainsi prise entre deux feux sera pulvérisée.

C'est ce qui arrive.

Alors aux malédictions succédent les bénédictions et son peuple l'admire et le proclame un demi-dieu.

Un demi-dieu! en tout cas, il ne peut représenter ni le dieu du courage ni celui de la dignité et encore moins celui de la fierté! Quelle âme faut-il avoir pour jouer ainsi cette comédie de la suprême lâcheté!

Et est-ce un peuple chevaleresque celui qui bénit et admire l'homme qui a pu la jouer?

Iwan III, après ces deux succès obtenus, la défaite des princes apanagés et celle des Tatars, songea à créer cette autocratie insensée qu'il rêvait; pour cela il lui fallait dompter les républiques qui formaient dans son État des États indépendants.

Cette lutte lui donna plus de mal que la déroute tatare, et il y usa encore de ruse et de perfidie.

La fière Novgorod résistait vaillamment, et ne voulait point succomber sous le joug de son despotisme. Elle était excitée à la révolte par une jeune et belle Novgorodienne, nommée Marpha, et qui a joué un grand rôle dans cette ville. Mais Iwan prend pour auxiliaires quelques démagogues sans foi ni loi, il les gagne par de l'or, et ces hommes travaillent la populace, l'excitent contre les nobles et les riches ; en développant en eux leurs plus mauvais instincts, ils poussent ces hommes à dénoncer à Iwan les riches habitants de la cité ainsi que les boyards, leur faisant espérer que le prince leur donnerait la fortune et les titres de ces citoyens.

La dénonciation est signée. Iwan accourt, mais il ne vient pas en conquérant, il ne vient pas dérober les libertés et les franchises accordées à cette ville par Vladimir et Iaroslaff. Non, il vient en libérateur pour sauver le pauvre peuple opprimé par les grands !

Nouvelle comédie !

Une fois dans la place, il fait enchaîner les notables et les boyards, les fait enfermer dans les prisons de Moscou et s'empare de leur fortune.

Les dénonciateurs en sont pour leur honte, le peuple se voit écraser d'impôts, on lui ôte une à une toutes ses libertés, son palais des assemblées est fermé, on lui enlève jusqu'à cette cloche si chère à son cœur, la Vetch-voï-Kolokol, qui avait sonné à toute volée pendant de longs siècles pour appeler les citoyens aux assemblées et pour leur rappeler leur indépendance.

Le peuple se désole, il comprend qu'en livrant ses boyards au despote, il a perdu ses meilleurs défenseurs. C'est trop tard. Novgorod perd avec sa liberté son commerce, une maladresse d'Iwan III donne un coup mortel au florissant trafic que faisait cette ville depuis le sixième siècle ; insulté par un État d'Allemagne, il se venge

en faisant mettre au cachot des marchands de ce pays qui se trouvaient dans ce moment à Novgorod. A partir de ce jour, les marchands asiatiques et européens désapprirent le chemin de cette ville, et la Russie perdit une source de richesse et un grand débouché pour ses produits. Cet habile politique oublia que le commerce a besoin d'une sécurité que la guerre même fasse respecter.

Pour soumettre les autres républiques, Iwan se servit de moyens analogues, et bientôt il n'eut plus que des esclaves dans ses États; une chose vint encore faciliter à ce tyran la formation de son autocratie, c'est celle-ci : Une vieille chronique grecque, connue en Russie, avait annoncé la fin du monde pour les environs de l'an 1465 qui terminaient la fin du septième millier d'années. Le peuple russe, très-superstitieux, prêtait créance à cette prédiction, et il ne songeait plus qu'à mettre sa conscience en règle, il assiégeait les églises, priait et laissait Iwan accomplir son œuvre, pensant qu'elle sombrerait bientôt dans le néant avec toute la planète. Tout concourait donc à faciliter à cet homme la possibilité d'établir un despotisme de fer sur son peuple, sur le clergé et sur la noblesse, et ceux des boyards qui se montrèrent mécontents portèrent leur tête sur le gibet et leur richesse alla grossir le trésor du souverain; du reste, les faits suivants prouveront qu'il aurait fait un bandit légendaire si le pouvoir n'eût pas donné un autre nom à ses actes.

Un de ses oncles, fort riche, était à son lit de mort, Iwan apparaît soudain au chevet du moribond ; d'un œil menaçant et la main sur son glaive, il lui ordonne de faire un testament en sa faveur.

Ses deux propres frères comprenant que leur vie n'est plus en sûreté en Russie, vont se réfugier en Lithuanie.

Iwan III leur écrit des lettres d'affectueux reproches. Eh quoi ! ils ont pu se défier de lui ! Mais ne savent-ils donc pas que si le souverain est parfois sévère, le frère leur porte une tendre amitié ? pourrait-il oublier que le même sein les a portés ? Qu'ils reviennent donc près de lui s'ils ne veulent pas remplir son cœur d'amertume.

Les deux princes reviennent en effet, Iwan les serre sur son cœur, fête leur retour, les accable de prévenances.

Huit jours après, l'un d'eux fut jeté dans un cachot où il mourut de mort subite.

L'autre, pour avoir vie sauve, dut dépouiller ses enfants et donner par testament à ce frère dénaturé ses États et sa fortune.

Marié deux fois, Iwan a un enfant de chacune de ses femmes, c'est au fils de la première que le trône devait revenir, mais celui de la seconde lui paraît plus capable de continuer son gouvernement despotique. Que fait-il, pour éviter qu'il y ait lutte entre les deux frères ? Il enferme son fils aîné dans un noir cachot où il meurt lentement, de tristesse, disent certains auteurs, de faim, disent les autres.

On le voit, celui que les Russes nomment Iwan le Grand, n'est qu'un grand criminel ; il est vrai que si on le juge par comparaison avec Iwan IV, on peut le trouver doux et humain !

Il s'est trouvé un synode d'évêques pour absoudre Iwan de ses crimes.

Car cet homme tenait à l'opinion, et pour sauver les apparences, il a tenu à faire consacrer ses crimes par la religion, commettant ainsi le nouveau crime de forcer son Église à se déshonorer.

Jusqu'à lui, le clergé russe avait joui d'une sorte d'indépendance, mais avec une adresse merveilleuse, il a pro-

fité d'une hérésie pour le soumettre à son joug et nommer lui-même ses chefs ou métropolites, et pour présider en maître les trois conciles qui s'assemblèrent sous son règne.

Cette hérésie consistait à nier et à maudire Jésus-Christ et la sainte Vierge ; ses adeptes devaient cracher sur les saintes images, et, après cela, les déchirer ; ils ne croyaient pas à la résurrection et ils prétendaient qu'il existait un livre cabalistique contenant la science infuse, livre qui avait été donné à Adam par Dieu. Salomon, Daniel, Joseph, Moïse auraient, selon eux, lu ce livre et ils y auraient puisé leur pouvoir de dominer les éléments et les hommes, d'expliquer les songes et de prédire l'avenir. Il fallait donc retrouver ce livre et alors les hommes deviendraient des dieux terrestres, ils sauraient vaincre les éléments, les monstres et même la mort, et ils apprendraient qu'il n'y a point d'autre vie spirituelle, mais que chaque homme peut se faire un paradis sur la terre, sa seule demeure.

Cette hérésie menaçait de faire d'immenses progrès, car elle avait à sa tête le métropolite Zozime, c'est-à-dire le chef de la religion gréco-russe.

Volock, un pieux évêque, s'alarme ; il veut provoquer un concile d'évêques qui excommuniera Zozime et le massacrera ensuite.

Mais Iwan convoque lui-même le concile, le préside en qualité de souverain de droit divin et de chef légitime de l'Église ; il fait anathématiser l'hérésie et nomme lui-même le successeur de Zozime.

Le voilà investi d'un nouveau pouvoir !

Voilà l'Église son humble servante.

On accorde à ce prince, à côté du titre d'organisateur, car en effet il met de l'ordre dans la répartition de l'impôt et dans l'armée, le titre de législateur. Son code sent

bien la barbarie du peuple et celle du souverain, car il déclare que c'est la torture qui doit éclairer la conscience des juges, les peines qu'il édicte sont au nombre de quatre : la confiscation, le knout, l'esclavage et la mort; mais pourtant il autorise l'esclave à changer de maître et détermine les limites de l'esclavage.

Ce code, réformé par Alexis, puis par Pierre le Grand, plus tard par la grande Catherine, est arrivé identique dans son esprit jusqu'à l'empereur actuel à qui revient l'honneur d'avoir aboli ce qu'il avait d'odieux et de férocement sauvage.

On peut dire, par exemple, qu'Iwan III a refait une Russie, c'est lui qui a fait de son peuple un peuple d'esclaves, et qui a créé cette autocratie de fer qu'Alexandre II possède encore, dont il use avec douceur et modération, mais dont son successeur pourrait faire le même usage qu'Iwan en a fait. Sans jamais se mettre à la tête de ses armées, Iwan III vit cependant la victoire rester fidèle à son drapeau ; ses généraux jetèrent une grande gloire sur son règne en battant les Lithuaniens et en reprenant Kieff aux Polonais et Kasan aux Tatars.

Il est vrai que, pour battre son courageux adversaire Alexandre de Lithuanie, il a encore demandé à la perfidie son arme principale ; il fait d'abord une paix onéreuse avec ce prince ; il n'impose qu'une condition à ce traité, c'est qu'Alexandre épousera sa fille. Cette princesse russe, astucieuse comme son père, se charge de préparer la défaite du pays où elle est venue en souveraine.

Le grand Méhémet-Ali a eu, lui aussi, recours au même moyen pour se débarrasser d'un ennemi dangereux, l'inspecteur de l'impôt que lui envoyait le gouvernement turc. L'asnadar était féroce, fourbe, et les ministres du grand pacha d'Égypte le plaignaient d'avoir ce

surveillant ennemi près de lui. — Soyez tranquilles, répondit Méhémet-Ali, je saurai bien avoir raison de lui. — Que ferez-vous donc ? disent les ministres étonnés. Si vous le chassez, nous aurons la guerre !

— Le chasser ! s'écria le pacha ; non, certes. Je lui donne ma fille en mariage !

Le moyen était terrible. Naslé-Anem, de sinistre mémoire, força le cruel Asnador à trembler, lui qui avait toujours fait trembler les autres, et elle débarrassa promptement son père de cet ennemi gênant. La princesse russe n'employa pas un procédé aussi radical ; elle avait la politique habile de son père ; elle fit naître une guerre religieuse entre ses coreligionnaires et les catholiques. La Lithuanie, affaiblie par cette guerre civile, devint pour Iwan un ennemi plus facile à battre.

Enfin, malgré son caractère antipathique, ou peut-être à cause de ce caractère tenace, souple, allant au but par tous les moyens, Iwan III reconstitua l'empire ; il renoua des relations avec l'Europe, il éblouit ses sujets par le faste de sa cour, il épousa en secondes noces une princesse grecque qui, fière de son illustre origine, installa à Moscou les pompes, le cérémonial et le luxe somptueux de la cour de Constantin.

Et c'est pour laisser le trône au fils qu'il avait eu de cette princesse qu'il condamna son fils aîné à mourir dans un sombre cachot.

Il fut le premier à quitter le titre de grand prince pour celui de czar, qui, selon les Russes, indique le titre de celui qui a l'autorité suprême.

A cause des quelques savants que la princesse grecque réunit à sa cour et aussi du luxe qu'elle introduisit en ce pays, les historiens russes appellent volontiers Iwan III le Louis XIV du Nord.

S'il y a de la ressemblance entre ces deux princes,

ce n'est que celle que l'on trouve entre la charge grossière et l'original.

En 1505, Iwan rendit son âme habile, mais tortueuse, à Lucifer ; son fils Vassili-Iwanowitch lui succéda. Plus guerrier que lui, il se mit plusieurs fois à la tête de ses armées, dompta Pskof révolté, et battit les Polonais.

On le voit, les Polonais et les Russes ont passé de longs siècles à se haïr et à se battre. Les Polonais ont profité de toutes les époques de troubles en Russie pour enlever à cette nation ses plus belles provinces ; ils ont incendié plus d'une fois Kieff et même Moscou.

La Russie, devenue forte et puissante, peut, en définitive, trouver de bonne guerre d'asservir à son tour celle qui l'a asservie et qui a été une ennemie implacable et dangereuse pour elle.

Mais il est encore très-vrai que la Pologne était une nation civilisée alors que la Russie, plongée dans l'ignorance, servait de théâtre aux crimes les plus monstrueux. Si la priorité de civilisation donnait droit d'oppression, la Pologne aurait, certes, le droit d'asservir au lieu d'être asservie. Mais le droit de représailles, le droit de la force, voilà, hélas! ce qui prime encore au dix-neuvième siècle ; elle doit, comme tant d'autres, s'y soumettre, et la Russie ne fait vis-à-vis d'elle que ce que font les nations d'Europe vis-à-vis des vaincus ou des plus faibles.

Je comprends combien il est dur pour ces grands seigneurs, chevaleresques fils des chevaliers polonais, et ardents catholiques, d'être asservis aux fils des anciens boyards et asservis par des schismatiques.

Mais ils subissent les conséquences de leurs longues et sanglantes guerres. En 1613, à la porte de Moscou, eux aussi discutaient le démembrement de l'empire russe. Relevé une quatrième fois de sa ruine, cet empire

a aidé à son tour au démembrement de la Pologne.

Vassili-Iwanowitch mourut jeune, laissant un fils à peine âgé de trois ans, Iwan IV, dont il confia par testament la tutelle à son épouse.

La veuve de ce prince était Lithuanienne, elle s'appelait Hélène ; sa mémoire est maudite en Russie, et avec raison, car elle a inscrit quelques-unes de leurs pages les plus honteuses dans les annales de cette nation.

Nous entrons ici dans une de ces périodes qui, peintes par un Rembrand ou décrites par un Shakespeare, seraient grandioses d'horreur; mais, décrites par une plume inhabile, cette période devient tout simplement écœurante.

En lisant la longue suite de forfaits sans nom, de crimes monstrueux, qui se commettaient pendant la régence d'Hélène, pendant les deux autres tutelles d'Iwan IV et sous le règne de ce prince, et enfin sous celui de Boris Godounoff, on est humilié pour l'espèce humaine, et une sorte d'angoisse douloureuse vous serre le cœur.

Ceux qui ont commis les crimes vous épouvantent et vous apparaissent comme des créatures monstrueuses et antihumaines ; mais ceux qui y ont assisté, qui en ont été victimes, et qui ont continué à ne voir dans le bandit grand prince que le demi-dieu, que le représentant sur terre de la divinité, et qui ont baisé la main qui les torturait, ceux-là nous étonnent bien plus que les premiers ; on sent qu'ils ne sont chrétiens que de nom et que leur paganisme ressemble à la religion indoue, qui fait des dieux des êtres horribles, épouvantables, et cela afin d'en démontrer la puissance !

Le peuple russe, on le devine, aime, lui aussi, à se figurer la divinité implacable et monstrueuse, et lorsque son demi-dieu est monstrueux comme Iwan IV, son adoration s'accroît en raison de sa férocité.

Nous retrouvons aujourd'hui encore ces mêmes instincts chez les Indous, qui aiment à se figurer leurs dieux féroces et cruels, et qui, pour les peindre, assemblent des monstruosités. Ces Indous ressentent une joie ascétique à se faire écraser par les roues des chars qui promènent les images de ces dieux hideux ; c'est sans doute un sentiment analogue qui a poussé le peuple russe à se laisser broyer par ses despotes.

Hélène, la seconde femme régente de l'empire de Russie, mérita l'exécration de tous, tandis qu'Olga avait mérité les louanges de son peuple. Mauvaise mère et courtisane éhontée, elle afficha hautement sa coupable liaison avec un Lithuanien, qu'elle imposa en maître à ses sujets. Ennemie de naissance du pays qu'elle gouvernait, elle ne prit aucun souci des choses de l'État ; mais elle se plongea sans vergogne dans une vie de débauches sans nom et d'orgies interminables ; certains boyards indignes se firent ses courtisans et les compagnons de ses nuits de débauche.

Les mœurs, à cette époque, étaient fort grossières en Russie ; aussi la débauche de la cour de la régente Hélène apparaît hideuse et cynique ; aucune gaze, aucune poésie ne vient en dissimuler la laideur horrible.

Tous ces grands seigneurs de nom, mais non de sentiments, sont si ignorants, qu'à leurs yeux, l'astronomie, la chimie, l'anatomie, la médecine, ne sont que sciences diaboliques ; et cependant ils se figurent naïvement que le peuple russe est le premier peuple du monde ; et, comme on vient chercher à Arkhangel du blé, du chanvre, du caviar et des fourrures, ils se disent avec orgueil qu'ils nourrissent le reste du monde. Le seul souvenir qu'ils aient conservé de leur contact avec les Grecs, c'est un luxe de mauvais goût et tous les vices de la Grèce, qui sont venus se joindre aux leurs.

Une débauche hideuse, voilà le premier tableau qui frappe la vue du jeune Iwan IV ; sa mère l'abandonne aux mauvais traitements de son amant, qui, ne voyant en lui qu'un obstacle qui l'empêchera un jour de partager le trône avec sa maîtresse, l'accable d'injures et de coups et lui laisse entrevoir le sinistre projet de se débarrasser de lui.

Trois vieux princes, frères de Vassili-Iwanowitch, et par conséquent oncles de cet enfant, émus de pitié en voyant son triste sort, s'entendent avec des boyards et font une conspiration contre l'indigne régente ; mais ils échouent. Hélène les fait enfermer dans des cachots, où ils sont condamnés à mourir de faim ; les boyards, leurs complices, sont impitoyablement massacrés, et le pouvoir reste encore à Hélène et à son amant.

Mais, au bout de quatre ans, le poison débarrasse l'empire de cette régente abominable ; son amant meurt sous les tortures les plus affreuses. La tutelle est prise par les Shouïsky, descendants du traître Oleg, et jadis privés de leur apanage par Iwan III. Ces princes indignes ne songent qu'à se venger sur un enfant de la déchéance de leur maison, et, avec cette tutelle, continue pour Iwan IV un long martyre moral et physique ; les Shouïsky le battent, l'insultent ; l'un d'eux le force journellement à s'agenouiller devant lui et à soutenir ses pieds ; tous puisent à pleines mains dans son trésor ; ils ne se servent du pouvoir qu'ils ont que pour massacrer, dévaliser leurs ennemis personnels.

Le métropolite veut secourir une fois encore cet enfant ; il se joint aux Belsky, fait une révolution et chasse les Shouïsky.

Iwan IV respire quelques jours et croit être enfin débarrassé de ses bourreaux.

Mais, vain espoir, les Shouïsky se font une armée

avec les bandits et les aventuriers qui pullulent en Russie, et, par un coup de main audacieux, ils s'emparent de Moscou ; et une nuit le jeune prince les voit soudain apparaître près de son lit, terribles et menaçants, et pour lui recommence une vie encore plus épouvantable, sans cesse humilié, maltraité, vivant dans des transes continuelles, redoutant la mort violente dès que ses parents l'approchent, ou le poison discret chaque fois qu'il prend quelque nourriture.

Dès que l'enfant témoigne quelque affection à un homme, cet homme est assassiné ou exilé par les Shouïsky ; le même sort attend le boyard assez osé pour laisser apercevoir la pitié que lui inspire la triste situation du futur souverain.

Or cet enfant, ainsi tyrannisé, torturé, insulté, avait en lui des instincts cruels et féroces; on peut le comparer à un jeune tigre mis en cage que des imprudents s'amuseraient à harceler, à irriter. Si la prison de cet animal dangereux s'ouvre subitement un jour, le fauve rendu plus furieux, plus tigre encore, égorgera indistinctement tous ceux qui se rencontreront sur son passage; sa soif du sang sera insatiable. Et c'est ce qui est arrivé avec Ivan IV, martyrisé pendant onze ans, et devant dissimuler sa fureur et baiser la main qui le frappait ; ses instincts pervers se sont triplés. Une fois libre, le tigre a été insatiable de sang et de meurtre. Il fut délivré de ses bourreaux les Shouïsky, par d'autres parents à lui, les Glinsky qui organisèrent un coup hardi pour massacrer les régents. Le jeune Iwan chassait avec eux, les Glinsky vinrent à cette chasse accompagnés de complices sûrs et, à un signal donné, tous ces conjurés se ruèrent sur les Shouïsky, les mirent en pièces, et jetèrent leurs membres en pâture aux ours et aux chiens.

Aimables mœurs!

On le voit, tous ces princes de la famille de Rurick, et tous alliés à la première race, ont une férocité qui ne s'arrête devant rien.

Les Glinsky, après avoir accompli cette boucherie humaine, rentrent à Moscou, et font proclamer Iwan IV majeur; la porte est ouverte, le tigre bondit altéré de sang, l'esclave relève la tête, et veut venger sur tous les humiliations que quelques-uns lui ont fait subir.

Les Glinsky qui l'ont délivré deviennent ses ministres et ses favoris; ils ont eux aussi des ennemis, et ils se servent du jeune souverain pour les exterminer. Au lieu de lui prêcher le pardon et la clémence, ils le poussent aux meurtres.

Iwan IV, ainsi conseillé, commence sa longue série de forfaits épouvantables. Il a passé onze années terrifié par la peur, il veut à son tour terrifier son peuple, il ordonne les supplices les plus affreux, il se fait aide-bourreau, ses victimes sont choisies au hasard, il tue pour tuer.

Ses tuteurs l'ont volé ! à son tour, il dépouille les boyards sans motifs, il s'empare de leur fortune, le souverain de la Russie n'est plus qu'un abominable brigand ivre de meurtre et d'argent.

Le peuple ne lui a rien fait à lui, mais pourtant il le pressure à l'affamer. Cela dure quatre années.

Mais une nuit, le peuple de Moscou se dit qu'à la fin c'en est trop; il n'ose toucher au souverain, au demi-dieu, mais il égorge ses favoris et massacre les Glinsky, qu'il rend responsables de la conduite du jeune prince. Ces exécutions accomplies, il allume des torches et met le feu à Moscou.

Iwan IV se réveille à la lueur sinistre de ces torches, il ouvre sa fenêtre et entend les cris de douleur des victimes, et les hurlements de la populace en délire. Ce

jeune tyran est lâche comme tous les tyrans; une épouvante indescriptible s'empare de lui, il revoit en imagination les années qu'il a passées sous le joug d'hommes qui le faisaient vivre dans les angoisses incessantes de la peur.

Éperdu, il s'écrie :

— Grand Dieu! vais-je encore avoir des maîtres? vais-je encore avoir peur?

— Oui, tu as un maître qui te juge et qui te condamne!

Celui qui vient de parler ainsi, porte l'habit de moine, sa figure est ascétique, et son regard inspiré.

Iwan étonné contemple cette apparition, la terreur fait claquer ses dents, il croit que c'est un nouveau maître qui vient s'imposer à lui.

Le moine le saisit par le bras, l'entraîne vers la fenêtre, il lui montre les lueurs rouges qui ensanglantent le ciel, et lui dit :

— Celui qui te juge et te condamne, c'est le Dieu des chrétiens, que tes cruautés ont lassé, et il va te jeter en pâture à cette populace altérée de vengeance.

— Qui es-tu? murmura le prince affolé de peur.

— Je suis l'envoyé de Dieu, il m'envoie t'apprendre que l'heure du châtiment a sonné pour toi. Déjà les Glinsky et tous tes favoris sont égorgés, et la populace marche vers ton palais.

Iwan se jette aux genoux du moine en criant :

— Sauve-moi, de grâce, sauve-moi ! j'ai peur, oh ! j'ai peur de ces hommes féroces.

— N'as-tu pas été féroce, toi? n'as-tu pas fait torturer le coupable comme l'innocent?

— Pitié, pitié, je me repends.

Les clameurs de la foule se rapprochent; l'éclair, quoiqu'on fût en hiver, déchire tout à coup la nue ; le roule-

ment formidable du tonnerre se fait entendre, et la foudre tombe en face de la fenêtre où est Iwan. Alors sa terreur ne connaît plus de bornes. Le moine étend la main vers le ciel, et dit au prince :

— Entends-tu la voix courroucée du Dieu que tu as outragé ?

Iwan IV se cramponne à ses genoux en criant : « Je me repens, je le jure, sauve-moi, implore le Seigneur pour moi. »

Le moine lève un regard illuminé par la foi vers le ciel, il murmure des paroles incompréhensibles, puis se tournant vers le jeune souverain, il lui dit :

— Dieu te pardonne, mais à une condition.

— J'y souscris quelle qu'elle soit, j'en fais le serment, répond Iwan.

Le moine va prendre une image du Christ, accrochée dans un coin de la chambre :

— Dieu te préservera du danger, lui-il, si tu jure sur l'image du divin Rédempteur d'être juste et miséricordieux, de ne plus faire couler le sang de tes semblables, et de prendre pour premier ministre et pour conseiller Alexis Adascheff, le seul homme de bien qu'il soit encore à la cour de Moscou.

— Je jure sur cette image d'être juste, miséricordieux, de ne plus faire couler le sang de mes semblables, et de prendre Adascheff pour ministre et pour conseiller, que Dieu me punisse, si je manque à mon serment !

Telle fut la réponse d'Iwan IV.

— C'est bien, le Seigneur te fait grâce, je vais envoyer Adascheff près de toi, ensuite j'irai calmer la fureur de la multitude. Rassure-toi, il ne te sera fait aucun mal, et tu règneras en paix.

Iwan, très-superstitieux, fut vivement impressionné par cette scène. Il crut d'autant mieux que ce moine était un

envoyé de Dieu, qu'à sa voix, la fureur populaire s'apaisa et l'ordre fut rétabli : il prit Adascheff pour ministre comme il l'avait juré.

Le moine qui a joué ce rôle salutaire auprès du jeune barbare, se nommait Sylvestre ; il faisait partie de cette multitude d'inspirés qui, en ce temps-là, parcouraient la Russie en faisant des prédictions effrayantes ; en cette circonstance, Sylvestre fut réellement inspiré par Dieu, car il fit bénéficier cette contrée de treize années de calme, il s'entendit avec Adascheff pour entourer Iwan IV de jeunes prêtres et de sages boyards, et afin d'adoucir son caractère par une tendre influence, ces deux hommes, devenus ses conseils en tout, lui firent épouser une jeune princesse belle et d'humeur douce. Iwan se mit à adorer sa séduisante compagne, ce qui opéra en lui une véritable transformation. Tout à son amour, il abandonna complétement les charges de l'État à Sylvestre et à Adascheff ; le premier s'occupa de réviser les lois, comprenant qu'elles sont le plus grand moteur de civilisation.

Jusqu'à ce moment, la justice avait été rendue par les gouverneurs de provinces qui fixaient eux-mêmes et arbitrairement le chiffre de leurs honoraires. Sylvestre décréta que la justice serait à l'avenir rendue gratuitement par les vieillards et les notables de chaque pays (1556).

(Cette loi existe aujourd'hui en Turquie.)

Adascheff rétablit, lui, une organisation équitable dans l'administration ; il solda une armée régulière allemande de six mille hommes. (Toujours, on le voit, l'élément étranger est appelé dès qu'on veut améliorer !)

Et enfin, il créa une milice permanente de fusiliers, qui devinrent ces strélitz massacrés par Pierre le Grand. Avec ces troupes nouvelles, il conquit l'Astrakan et reprit le Kasan sur les Tatars. Ce travail accompli, il songea à

faire luire un peu de civilisation dans sa patrie. L'ignorance y était devenue si générale, qu'il était impossible d'y trouver des pédagogues. On aurait pu espérer que le peuple s'instruirait au contact des popes, mais au contraire, à son contact, le pope était devenu grossier et ignorant. Il fallut donc une fois encore avoir recours à l'étranger comme élément civilisateur. Adascheff demanda à Charles-Quint des instituteurs, des savants et des artistes; ces hommes arrivèrent et se mirent à leur tâche avec dévouement; la première imprimerie russe fut installée par les soins de ces étrangers.

Le pays était calme, la prospérité y revenait, le progrès allait essayer de s'y acclimater, lorsque soudain Iwan IV vit mourir subitement sa jeune épouse. Il l'aimait tendrement, sa douleur fût grande, et la douleur chez lui ressemblait bien plus à un sentiment de colère qu'à une tristesse de l'âme, et ce fut lorsqu'il était sous le coup de cette impression que des envieux, jaloux du pouvoir d'Adascheff et de Sylvestre, vinrent lâchement calomnier auprès de lui ces deux hommes de bien; ils insinuèrent qu'ils avaient empoisonné la princesse, et ils ajoutèrent que les boyards conspiraient sourdement et voulaient attenter à la vie de leur souverain et à celle de ses enfants.

Iwan IV crut à ces calomnies; alors il se dit qu'il avait fait un marché avec Dieu, que lui avait tenu son serment, mais que Dieu parjurait le sien, puisque le danger revenait le menacer, et il s'écria, ivre de fureur et en montrant le poing au ciel: « Eh bien, me voilà dégagé et je vais punir Dieu et punir les misérables qui osent songer à me tourmenter encore. » La peur, cette peur hideuse à laquelle il était sujet, s'empara encore de son esprit, et lorsque cet homme avait peur, il était altéré de sang; ses deux premières victimes furent Sylvestre et

Adascheff, et ensuite, et tout comme si cet homme se préoccupait de l'opinion, il écrivit contre eux un long réquisitoire qu'il adressa à son peuple. Dans ce document fort curieux et qu'on possède aux archives de Moscou, il accusait ces deux hommes de s'être emparés de son esprit au moyen d'un sortilége, et d'avoir conservé une grande influence sur lui pendant quatorze ans, au moyen de quelques philtres sataniques; ensuite il leur reprochait tout ce qu'ils avaient fait de bien et d'utile comme autant de crimes.

Les auteurs Russes disent que ce document prouve bien que la folie s'était emparée de son cerveau, et ils l'appellent Iwan l'Insensé.

Par respect pour l'humanité, on aimerait à croire que cet être monstrueux avait perdu la raison, mais c'est difficile à admettre, car ce fou raisonnait, il poursuivait un but, et lorsqu'il tuait, par exemple, les princes qui avaient été épargnés par Iwan III, il tuait pour fonder son autocratie; enfin il faisait massacrer les nobles riches, mais pas comme le fou tue pour tuer, puisque c'était pour s'emparer de leur fortune. Tout comme Iwan III, il a eu un but et il l'a poursuivi avec férocité, mais avec lucidité et avec une fourberie extrême; il est donc difficile d'admettre sa maladie mentale. Ainsi, il désire avoir en main un pouvoir sans limites, il pourrait le prendre, mais il lui paraît plus piquant de se le faire offrir par ceux-là même contre qui il veut en user; ce sont les trois corps constitués de l'empire : le clergé, la noblesse et les marchands. Ces derniers avaient toujours formé un corps puissant dans l'État; ils avaient toujours figuré dans les élections et dans les assemblées des villes comme dans celles de la nation; tant à cause de leur nombre que de leur richesses et des services qu'ils rendaient en leur qualité d'intermédiaires avec l'étranger, les mar-

chands ont eu constamment une haute position en Russie.

Iwan IV voit qu'une guerre avec la Pologne est imminente, il convoque donc ces trois corps; suivant en cela l'exemple de ses prédécesseurs qui, en pareille circonstance, prenaient l'avis de ces délégués de la nation; mais par une astuce diabolique, il amène les prêtres à lui dire qu'il est le seul maître et qu'eux ne sauraient oser lui donner un conseil; les nobles, à lui assurer qu'ils n'ont point d'avis à lui donner, qu'ils n'ont qu'un devoir, verser leur sang pour lui et pour la patrie; et il sait contraindre les marchands à lui jurer qu'ils ne possèdent rien en propre, que toutes leurs richesses appartiennent à lui, Iwan, et qu'il peut en disposer à son gré.

De ces formules d'une respectueuse politesse, Iwan IV se fait des droits; il vole, il dévalise ses sujets, il déshonore le pays et continue à verser à flot le sang des grands.

On pourrait appeler cet homme le Tartuffe sanguinaire: Voyez plutôt; deux grands seigneurs injustement condamnés par lui à une mort précédée d'horribles tortures, parviennent à se sauver en Lithuanie, et Iwan leur écrit pour se plaindre de leur mauvaise foi : « Eh quoi! vous me volez, leur dit-il, une vie qui m'appartient et dont je suis libre de disposer à mon gré!.. Je vous ai condamnés au supplice et vous avez osé fuir! N'avez-vous donc aucune crainte de Dieu? Ne comprenez-vous pas qu'en agissant ainsi vous perdez votre âme? » Et doucereusement il les engage, au nom de leur salut éternel, à revenir pour subir le supplice.

A son grand étonnement, ils ne revinrent pas.

Il continue à supplicier ceux qui ont l'honnêteté de ne pas se dérober à la torture, il continue à voler les riches, à pressurer le peuple, et nul ne murmure. Les esclaves se soumettent, adorant celui qui les frappe. Iwan alors trouve que cela devient monotone, il désire deux choses,

se débarrasser complétement des grands qui lui font peur, et se créer une nouvelle noblesse de sac et de corde qui devienne en ses mains une arme contre la vraie noblesse. Mais il souhaite que ces grands lui offrent eux-mêmes leur tête, et que le peuple volontairement l'appelle au milieu de lui pour commettre ses forfaits. Obtenir cela aurait paru difficile à tout autre, mais rien n'est impossible à la ruse machiavélique de celui qu'on a voulu faire passer pour un pauvre insensé.

Une belle nuit il disparaît, emmenant avec lui ses enfants et entouré de deux cents de ses sicaires.

Moscou s'émeut, le peuple murmure; qu'a-t-on fait de son hideux demi-dieu? Il veut qu'on le lui rende.

Les prêtres et les grands se demandent avec effroi, eux aussi, ce qu'est devenu le maître.

Bientôt tous apprennent qu'Iwan est allé se réfugier dans une forteresse située au milieu d'une immense forêt, et de cette sombre retraite, ce souverain, qui a un goût prononcé pour l'art épistolaire, écrit une longue lettre adressée exclusivement au bon peuple. Lui seul, lui dit-il, est bon, noble et dévoué, sur lui seul il peut compter comme un père peut compter sur son fils; mais si lui est bon et honnête, les boyards par contre sont des infâmes qui sans cesse conspirent contre lui, et qui ne songent qu'à attenter à ses jours et à ceux de ses enfants; c'est pour fuir leur noire méchanceté qu'il a dû se retirer dans une forteresse. Il ajoute que son âme est tellement ulcérée par tant de perfidie qu'il renonce au pouvoir.

La populace est doublement flattée par les éloges qu'il lui prodigue et par le mal qu'il dit des nobles, et elle fait entendre des imprécations contre ces boyards méchants et perfides qui osent tourmenter leur père Iwan.

Les nobles ou boyards, effrayés des clameurs mena-

çantes de la foule, et peut-être aussi poussés par leurs instincts serviles, écrivent à ce prince bien meilleur comédien que Néron, et voici ce qu'ils lui disent (1) : « Seigneur, que deviendra la patrie sans vous ? Sans vous que deviendra notre sainte Église, dont vous êtes le soutien ? Des millions d'âmes seront perdues. Laissez-vous fléchir par nos prières, revenez, nous vous en supplions ; si nous vous avons déplu, n'êtes-vous pas le maître de nous châtier ? Nos têtes vous appartiennent, vous avez sur nous droit de vie et de mort, et quel est celui qui oserait se révolter contre vos arrêts ? Nul de nous, croyez-le bien. »

Vraiment, on ne sait qui est le plus épique ici, du souverain ou du peuple.

Et on serait bien tenté de répéter avec Prudhon que le peuple n'a jamais que le gouvernement qu'il mérite.

Iwan IV était satisfait, sa comédie avait eu le résultat qu'il souhaitait, il quitta sa forteresse. Une nuit, des bûchers allumés sur la grande place de Moscou annoncèrent son retour à son bon peuple ; à côté des bûchers quatre-vingt-deux gibets étaient dressés. Bientôt la lueur rougeâtre des flammes éclaira la hideuse figure du tyran, et on le vit attiser le feu des bûchers dans lesquels il faisait jeter les corps déjà torturés des boyards ; d'autres étaient attachés aux gibets, et Iwan allait d'une victime à l'autre pour insulter à leur agonie et pour se repaître de la vue de leurs souffrances.

De quoi pourraient se plaindre ces hommes ?

Ne lui ont-ils pas écrit : Revenez, châtiez-nous, nul n'oserait se révolter contre vos arrêts ?

Et il châtie à sa façon, en bête fauve.

Pourtant il se rappelle cette nuit néfaste où Sylvestre lui est apparu, et il se dit que peut-être le peuple dira

(1) Cette lettre, et toutes celles d'Iwan IV sont conservées dans les archives de Moscou.

encore : A la fin c'en est trop ! et alors il se fait construire une forteresse au milieu du Kremlin; il se méfie des Strélitz et il se fait une garde bien digne de lui, du reste, car elle est formée de six mille bandits féroces, aventuriers du bas peuple ; il accorde à ces hommes, qu'il appelle opritchinikis, des titres de noblesse, et leur donne les biens des boyards qu'ils assassinent ; ils sont tout à la fois ses gardes d'honneur, ses gardes de sûreté, ses espions, ses délateurs et ses exécuteurs.

Sachant que les titres et les richesses de leurs victimes leur seront jetés en pâture, ces hommes dénoncent comme suspects tous les grands et tous ceux qui sont riches. On le voit, la noblesse russe a diverses origines, dont quelques-unes sont loin d'être glorieuses.

Iwan veut être entouré nuit et jour par sa nouvelle garde ; pour cela faire, il s'empare de toutes les maisons, des rues qui entourent le Kremlin, il en chasse brutalement les propriétaires, sans leur donner la moindre indemnité, et il y installe les opritchinikis : désirant qu'ils fassent un cordon autour de Moscou, il donne à deux mille d'entre eux les propriétés les plus rapprochées de cette ville ; par une nuit d'hiver, il en fait chasser nus et à coup de fouet les anciens propriétaires.

Un peu tranquillisé par cette garde qui lui est dévouée, comme le bandit l'est à son chef, il fait la guerre à Kettler, grand'maître des chevaliers porte-glaive, qui lui a pris ses débouchés de la Baltique ; cet homme, que l'on dit fou, comprend cependant l'importance pour son pays de conserver ses débouchés. Dans cette guerre il donne encore libre carrière à sa cruauté monstrueuse, en faisant rôtir, à petit feu, les prisonniers, ou en les faisant plonger dans des cuves d'eau bouillante.

Mais soudain il apprend que Battori, roi de Pologne,

s'est emparé de la Livonie et qu'il parle de marcher sur Moscou; alors le tyran est repris de peur, il quitte son armée, passe à Moscou et, accompagné de cinq cents de ses satellites, de cinq cents officiers des opritchinikis, il va encore se réfugier dans un couvent, et de là il écrit des lettres humbles et suppliantes à Battori, il lui jure qu'il est prêt à se soumettre à lui... « Si je vous ai mécontenté, lui dit-il, infligez-moi un châtiment, je m'y soumettrai avec joie. Voudriez-vous me faire battre de verges par vos ambassadeurs ? »

On le voit, ce misérable est complet !

Battori lui répond par une lettre d'injures sanglantes, qu'il termine ainsi :

« Où vous cachez-vous, demi-dieu des serviles Russes ? Sortez de votre retraite, lâche monstre dont rougit l'humanité, et venez vous mesurer en champ clos avec moi, qui serais heureux de débarrasser la terre d'un être tel que vous. »

A cette lettre, Iwan ne répond que par de nouvelles et basses supplications.

Et pourtant ses généraux viennent lui annoncer qu'une armée de trois cent mille hommes est prête et ne demande qu'à aller venger l'injure faite à son souverain, qu'elle le supplie de se mettre à sa tête ; mais il refuse, il tremble, il est terrifié, il parle de fuir à l'étranger... et alors...

Si ce n'était historique, comme ceci paraîtrait affreusement invraisemblable ! Les généraux, les quelques nobles qu'il n'a point massacrés encore, et tout son peuple, se lamentent ; on vient entourer son couvent, la populace joint les mains et le supplie de ne point quitter le sol russe, les prêtres viennent le conjurer de reprendre le pouvoir... Il se fait longtemps prier, puis il se met à la tête de son armée, mais au lieu de la conduire contre

Battori, il la mène près du jésuite Possevin, envoyé du pape, et il se jette aux pieds de cet homme, il le conjure d'obtenir du pape qu'il fasse sa paix avec Battori, et en retour il s'engage, par un serment solennel, à passer lui et son peuple à la religion catholique. Ceci fait, il retourne à Moscou avec une lâcheté et un parjure de plus sur la conscience. A partir de ce jour, ce n'est plus un tigre, c'est quelque chose de fabuleux, et encore aucune imagination en délire n'a pu créer les horreurs sans nom que commet Iwan IV.

J'en cite quelques-unes au hasard et copiées par moi dans différents historiens russes, entre autres Tatischef, Karamsin et Divof.

Une nuit, Iwan IV comptait son trésor; il se disait qu'il n'augmentait point assez au gré de ses désirs; il appelle auprès de lui ses complices, les officiers des opritchinikis, et leur dit :

— Nous avons supplicié huit cents boyards, mais nous avons oublié de détruire les louveteaux et les louves; c'est un tort.

Les opritchinikis, hommes de sac et de corde, ne comprenaient pourtant pas la pensée infernale d'Iwan, et ils le regardaient avec étonnement.

— Mais oui, poursuit ce souverain, nous avons oublié les femmes et les enfants.

— C'est vrai, les fils continueront cette race maudite de l'ancienne noblesse ; demain nous les massacrerons, répondent les officiers.

— Non, pas demain, cette nuit, car je m'ennuie, le sommeil déserte mes paupières depuis quelque temps ; allez battre le rappel de vos soldats, nous allons nous amuser... Je vais vous faire faire une chasse comme jamais on n'en a fait.

Une heure après, Iwan IV est à la tête des six mille

opritchinikis ; des porteurs de torches entourent cette troupe maudite qui se sépare en huit cents détachements commandés par un officier. Chaque détachement va, d'après les ordres du souverain, à l'hôtel d'une veuve de ces boyards assassinés depuis peu... Les portes de ces demeures sont enfoncées, les soldats armés de grandes verges entrent dans les chambres où reposent ces grandes dames, et dans celles où dorment leurs enfants : à coups de verges ils font sauter de leur lit femmes et enfants, et, sans leur donner le temps de se chausser et de se vêtir, ils les chassent dans la rue.

Femmes et enfants font entendre de longs cris de détresse qui réveillent Moscou ; chacun se met aux fenêtres ; mais en apercevant le costume des opritchinikis, les Russes restent chez eux, en disant : « C'est notre demi-dieu qui punit des criminels sans doute... Il est tout-puissant ; il est notre maître. Que sa justice soit faite ! »

Ces huit cents femmes et tous leurs malheureux enfants sont poussés à coup de verges jusqu'à une grande place où Iwan les attend ; il contemple un instant ces femmes à demi-nues, les cheveux épars, et qui ont les épaules déchirées par les verges ; et il rit : ce spectacle lui paraît un plaisir digne de lui ; mais, en l'apercevant, femmes et enfants tombent à genoux, tendant vers lui leurs mains suppliantes.

— Je veux, dit Iwan IV, donner une royale pâture aux ours et aux loups ; chassez-les dans les forêts et n'en laissez point échapper.

Alors cette soldatesque, ivre de sang et altérée de meurtre, chasse devant elle ces infortunées créatures ; les mères prennent dans leurs bras leur plus jeune enfant, le serrent sur leur cœur pour le réchauffer et pour essayer de le soustraire aux coups ; les autres enfants se cramponnent à la chemise de leur mère et poussent des

cris de terreur et de douleur ; femmes et enfants fuient pieds nus sur la neige durcie. Parfois une de ces victimes tombe, les soldats frappent sur elle à tour de bras ; elle se relève, ensanglante la neige de son sang et essaye de courir encore, mais les forces lui manquent... Les opritchinikis, las de la frapper, l'écrasent à coup de pieds, et ils continuent à poursuivre ce gibier humain.

Cette course dure cinq heures, puis on atteint une forêt, on y pousse ces créatures déjà à moitié mortes. Là, il se passe des scènes qu'aucune plume ne saurait décrire !

Les opritchinikis cernent la forêt, car nulle de ces victimes ne doit en ressortir, et nul, sous peine de mort, ne peut aller leur porter secours.

A quatre lieues à la ronde, on entend les cris de ces femmes et de ces enfants ; enfin le silence se fait : le froid, le knout, les glaives des opritchinikis ont terminé cet horrible massacre, les cadavres sont abandonnés dans la forêt, et les loups et les ours, selon le souhait d'Iwan, eurent cet hiver-là une royale pâture.

Pendant que les soldats et les officiers subalternes accomplissaient ses ordres, Iwan, aidé par les officiers supérieurs, allait voler l'or et les bijoux des victimes.

Une autre nuit, Iwan IV se met à songer que Novgorod a donné bien du mal à ses prédécesseurs pour la soumettre. Il récapitule le nombre de ses révoltes, et il se dit : « C'est à moi de la punir de ces méfaits passés. » Il prépare une expédition guerrière sans dire à personne contre qui il veut marcher. Enfin un jour il quitte Moscou, entouré de ses opritchinikis et suivi des strélitz.

Peuple et boyards se demandent s'il va venger les insultes dont l'a abreuvé Battori, ou s'il va guerroyer contre les Tatars.

C'est contre Novgorod, calme et tranquille, qu'il marche ; il y arrive un soir vers les dix heures ; et lui et

toute sa soldatesque, qu'il a grisée, prennent le glaive en main et tuent indistinctement tous ceux qui se trouvent sur leur passage, enfants, vieillards, hommes et femmes.

Aux cris des victimes, les Novgorodiens quittent leurs demeures, accourent dans la rue voir quel est l'ennemi qui leur arrive ainsi à l'improviste, et sont massacrés comme les autres.

Les annales de Pskof ont estimé à soixante mille le nombre des morts de cette nuit sanglante d'Iwan IV ; elles disent qu'on fit un trou dans la glace pour jeter dans le Volkof ces cadavres, et qu'il fallut un mois pour achever ce triste labeur.

Et savez-vous ce que fait ce monstre en quittant la ville à laquelle il vient de faire cette sanglante visite ?

Il se recommande aux prières de ses habitants !

N'avais-je pas raison de l'appeler un Tartuffe sanguinaire ?

Mais, chose plus incroyable encore, les Novgorodiens lui obéissent, les cloches s'ébranlent, le peuple court dans les églises ; il se prosterne à genoux pour demander à Dieu de bénir et de conserver les jours de son demi-dieu Iwan IV.

De Novgorod il se rend à Pskof où il recommence les mêmes horribles massacres, enfin il rentre à Moscou et dès la première nuit de son retour, des brasiers sont allumés sur la grand'place, des chaudières sont placées dessus. Iwan s'installe sur cette place, les bourreaux, les opritchinikis y traînent les nobles et les riches par centaines. Le monarque les fait couper par morceaux et fait jeter dans les chaudières ces membres humains, lui-même attise les feux et prend plaisir à contempler cette monstrueuse boucherie. Les opritchinikis font leur besogne avec zèle et avec gaieté, car ils doivent hériter des biens et des titres de ceux qu'ils supplicient.

Quelques jours après, il fait jeter dans le fleuve les veuves de ces malheureux et il va fouiller leurs demeures, s'empare de l'or et des bijoux qu'il y trouve et grossit de ces richesses-là le trésor des Iwans, ce trésor commencé par Iwan Kalita, grossi par Iwan III et engraissé par ses vols à lui, Iwan IV.

Un jour, ce sauvage fauve aperçoit des dames qui en le voyant, détournent la tête avec effroi; aussitôt il les fait assassiner par ses sicaires, il fait pendre leurs cadavres devant la porte de leur logis, et les parents de ces femmes doivent passer pendant un mois devant leurs cadavres.

Une autre fois il fait décapiter un père ou un mari, ensuite il fait placer ce cadavre sans tête à sa place ordinaire à la table de la famille et ses opritchinikis, le glaive à la main, forcent tous ses parents à se mettre à table et à manger devant ce tronc décapité. Ce supplice dure pour eux jusqu'au moment où le cadavre en complète putréfaction tombe en morceaux.

Iwan IV, tout en ornant de pierreries les saintes images du christianisme, épouse huit femmes, qui deviennent huit victimes de ses caprices monstrueux.

La femme de son fils doit fuir et se réfugier dans un couvent pour se dérober à sa lubricité.

Le peuple se dit encore que c'en est trop à la fin; pourtant il n'ose toucher au demi-dieu, il se contente d'émigrer en silence vers le midi.

Mais si ce peuple d'esclaves, si ce peuple adorateur du dieu horrible et pervers, n'ose toucher à ce sang de tigre des Rurick, le vrai Dieu, celui des chrétiens, lassé de cette orgie sanglante, arme la main même d'Iwan IV contre cette race sanguinaire, et c'est le monstre lui-même qui extermine sa race, c'est le loup enragé qui brise la tête du louveteau et prépare ainsi la voie à une autre dynastie plus digne et moins barbare.

Un jour le tyran tremble encore de peur au milieu de ses bandits, les opritchinikis, qui lui sont dévoués comme le sont les bandits au chef qui leur donne sans cesse de riches victimes, et par-dessus le marché l'impunité de leurs forfaits; pourtant il tremble, le tyran, car on lui a dit que les quelques boyards qui survivent disséminés dans l'empire conspirent, veulent le détrôner pour placer son fils aîné sur le trône; il entre en fureur, fait appeler son héritier et lui brise la tête d'un coup d'épieu.

Le corps sanglant roule à ses pieds, en l'éclaboussant jusqu'au visage de son sang. Iwan regarde sa victime avec une joie féroce... Mais soudain il pousse un formidable hurlement de rage, il se tord les bras avec désespoir et il s'écrie: « Malheureux! j'ai exterminé ma race... Nul de mon sang ne règnera plus après moi, celui-là seul que je viens d'assommer aurait pu continuer mon œuvre. Mon second fils Fœdor est faible d'intelligence et plus faible de corps, la mort l'attend, et mon troisième fils Dmitry n'est qu'un enfant!

« C'en est fait, nul des miens ne pourra continuer cette autocratie sans pareille que je venais d'affermir sur des monceaux de cadavres et dans des fleuves de sang! »

Et le monstre se roule à terre, il pleure, il gémit, puis il lance vers le ciel des imprécations épouvantables.

Il commet encore quelques crimes pour essayer de calmer sa douleur, mais son désespoir le tue; et après un règne de vingt-trois ans, pendant lequel il a commis à lui seul plus de meurtres, de forfaits que tous les tyrans, tous les criminels n'ont pu arriver à en commettre à eux tous réunis, son corps vomit son âme damnée à l'enfer, et les noirs démons frémissent d'horreur en voyant arriver vers eux Iwan IV.

Un Tatar, son favori et son ministre, place sur le trône le maladif et idiot Fœdor, il fait épouser à ce mou-

rant sa sœur, une jeune Tatare intrigante et perverse.

Beau-frère du souverain, il s'empare du pouvoir aisément, et, du reste, qui pourrait le lui disputer? Tous les anciens boyards sont tombés sous la hache d'Iwan ou se sont réfugiés dans les monastères.

Ce Tatar se nommait Boris Godounoff.

Cet homme ambitieux rêve d'occuper le trône, mais prudent, il préfère attendre la mort de Fœdor qui, il le sait, ne peut tarder; seulement le jeune prince Dmitry lui fait ombrage par la précocité de son intelligence et par son énergie; il s'en débarrasse par un de ces crimes épouvantables qui font frémir d'indignation et d'horreur des générations; il l'exile d'abord dans la ville d'Ouglitch, et, après quelques mois, il le fait égorger; mais comme la ville entière a été témoin de ce meurtre, pour la forcer au silence, il fait passer tous ses habitants au fil de l'épée et fait détruire la ville de fond en comble.

Dans cette sombre histoire de la Russie, ce qui vient attrister le plus l'esprit et la conscience, c'est que tous les hommes qui commettent ces forfaits affreux sont des hommes intelligents, et parfois de génie; ainsi ce Boris Godounoff tient les rênes de l'État d'une main ferme et expérimentée. Quoique Tatar, lorsque ceux-ci viennent jusque sous les murs de Moscou, il se met à la tête de l'armée russe, il se conduit en général habile, et se bat en soldat courageux; il refoule les barbares dans leurs déserts, puis il fortifie Smolensk, bâtit Arkhangel, ainsi que plusieurs villes forteresses qui doivent garder le nord de la Russie.

Il organise une administration régulière en Sibérie, il reprend aux Suédois toutes les provinces russes dont ils s'étaient emparés.

Enfin il réinstalle dans Moscou une sage administra-

tion. Ces travaux lui prennent six ans. A cette époque le dernier des descendants de Rurick, de Vladimir et d'Iaroslaff meurt et Boris Godounoff s'empare du trône; non, je me trompe, les Russes eux-mêmes le lui offrirent, car il leur manquait cette suprême humiliation de se donner un souverain Tatar.

Après la mort de Fœdor, les délégués de la nation se rassemblent, les marchands interrogent des yeux les nobles, ceux-ci fixent un regard interrogateur sur le clergé... Qui va-t-on nommer? quelle origine aura la seconde dynastie.

Soudain le métropolite gagné par le Tatar, prononce le nom de Boris Godounoff; tous frémissent d'horreur, mais nul n'ose protester; la peur de représaille étouffe en eux fierté et patriotisme, et ces lâches acclament le meurtrier de Dmitry, le meurtrier de toute une ville, le descendant de leurs affreux oppresseurs, Boris Godounoff, souverain de la Russie!

Cet ambitieux, heureux d'avoir atteint le but convoité, s'entoure d'un luxe asiatique, la cour de Russie devient un somptueux camp Tatar, il s'adonne à une vie d'orgie et de débauche; mais il a toutes les ambitions, il désire même la gloire de civiliser la Russie et il veut y attirer des artistes et des savants. Le clergé russe a toujours été et sera toujours l'ennemi du progrès et surtout l'adversaire de l'étranger, aussi le métropolite lui défend-il de réaliser son projet. « Obéis, lui dit-il; sans quoi, nous qui t'avons donné le pouvoir, nous te l'ôterons. »

Boris ne pouvant jouer à la gloire et à la civilisation, songe à affermir sa race, il fait une guerre acharnée aux grandes familles qui lui sont hostiles. Plusieurs seigneurs sont décapités par lui; d'autres, pour sauver leur tête et leurs richesses, se font moines; le chef de l'illustre famille des Romanoff est de ce nombre.

Tout en faisant la guerre à la grande noblesse, il essaye de s'attacher la petite noblesse, et poussé par ce désir et aussi par la pensée d'empêcher cette émigration de paysans qui a commencé sous Iwan IV et qui se continue sous son règne, il établit l'odieux esclavage de la glèbe qui attache, sous peine de mort, le paysan au sol. Cet esclavage enrichit la petite noblesse qui jusque-là se voyait abandonnée par les paysans qui avaient plus de profit à aller se mettre à gage chez les riches et les grands seigneurs : par cet esclavage inique, tout paysan se trouva rivé à la terre qu'il cultivait; jusque-là, comme je l'ai dit déjà, il n'y avait d'esclaves en Russie que les prisonniers de guerre, les débiteurs insolvables, et ceux qui s'engageaient volontairement à terme ou à vie au service d'un noble qui, par ce contrat mutuellement convenu, s'engageait à fournir à ces hommes tout ce qui leur était nécessaire et aussi à les protéger.

Ce nouvel esclavage de la glèbe, introduit dans les lois russes en 1600 par le Tatar Boris Godounoff, rend tout le peuple esclave. Et alors, disent les chroniques de cette contrée, la Russie devint morne et silencieuse comme le champ de la mort; le rire n'arriva même plus aux lèvres des jeunes filles, qui oublièrent leurs chansons d'amour. Et les chanteurs errants, sortes de troubadours qui parcouraient le pays en récitant les exploits des descendants de Rurick, se turent.

La famine vint ajouter à l'horreur de cette triste situation; les nouveaux serfs, exaspérés et aiguillonnés par la faim, se livrèrent à une jacquerie épouvantable.

Le crime, la misère, la superstition, conséquence de l'ignorance, règnent en souverains dans cette infortunée contrée qui semble réellement maudite par Dieu.

Boris Godounoff meurt laissant l'empire en proie à ces fléaux. Son fils monte sur le trône et ne s'y maintient

que deux mois, et alors une série de faux Dmitry, soutenus par des bandes d'aventuriers, les uns par les opritchinikis, les autres par les strélitz, se disputent le trône, quelques-uns s'y asseoient, ont le temps de commettre de nouvelles infamies, puis ils sont chassés par un autre faux Dmitry.

Deux paysans, un serf, deux prêtres, trois étrangers essayent tour à tour de se faire passer pour ce fils assassiné d'Iwan IV. Pendant quinze ans, ils ajoutent les maux de la guerre civile aux malheurs sans nom de ce pays, où la confusion est à son comble.

Les ennemis de la Russie profitent de cet état de choses pour fondre sur elle comme des vautours : la Suède lui prend trois provinces et les Polonais arrivent jusque sous les murs de Moscou (1612).

Nul ne veut du trône russe, couvert de sang et de boue; mais les Polonais discutent son morcellement avec les nations voisines. En cette occasion, la noblesse russe joue encore un triste rôle : plusieurs de ses membres accourent au camp polonais vendre contre des fiefs leur patrie à l'ennemi.

Au milieu de ces désastres et de ces hontes se dressent soudain trois grandes figures, trois patriotes; chaque classe en fournit un, les serfs donnent Ménim, qui se met à haranguer le peuple et essaye de réveiller en lui l'amour de la patrie, qui doit faire cesser toute guerre civile en face de l'ennemi commun : l'étranger.

Un noble, Pajarski, rappelle la noblesse à la pudeur. Le clergé fournit Romanoff, ce grand seigneur qui s'était fait moine pour sauver sa tête sous le règne de Boris. Tous les prêtres, devant l'armée catholique qui est aux portes de Moscou, se lèvent en masse et font comprendre à tous qu'il faut s'unir contre l'ennemi de l'horthodoxie. Le calme renaît, les luttes civiles cessent sous l'influence

de ces trois hommes auxquels les prêtres ont donné leur appui, et les délégués de la nation s'assemblent pour nommer un souverain à cet empire en dissolution.

La couronne est offerte au général Pajarski ; mais cet homme, aussi désintéressé que brave soldat et bon patriote, prend la couronne et la pose sur la tête du fils du moine Romanoff en disant : « Il y a eu assez de guerriers, que Romanoff, appartenant par son père à ce clergé qui vient de nous aider une fois encore à sauver la patrie, fonde une dynastie de paix et de miséricorde. »

Mikhaïl Romanoff est acclamé souverain de la Russie en 1613.

Nous voici enfin entrés dans l'ère de la grande civilisation : le bien va lutter énergiquement contre le mal, et il finira par le vaincre complétement, en 1856, par la main d'Alexandre II, qui a signé l'ukase qui a libéré tout un peuple du plus épouvantable des servages, celui de la glèbe.